

# L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle



Revue L'Initiation N° 1 / 2004 Janvier - Février - Mars 2004 Trimestriel : 7 €

[www.papus.info](http://www.papus.info)

Revue du **Martinisme** et des divers courants initiatiques  
fondée en 1888 par **Papus** et réveillée en 1953 par le **Dr Philippe Encausse**



**Amis abonnés,  
n'attendez plus pour renouveler  
votre abonnement pour 2004  
si vous ne l'avez déjà fait.  
Vous nous faciliterez la tâche  
et nous éviterez des frais de rappel.**

**MERCI !**



**L'Initiation** est également  
présente sur les sites web :  
[www.papus.info](http://www.papus.info) (site officiel)  
[www.chez.com/crp](http://www.chez.com/crp)  
[www.france-spiritualites.com](http://www.france-spiritualites.com)

Les opinions émises dans les articles que  
publie **L'Initiation** doivent être  
considérées comme propres à leurs  
auteurs et n'engagent que leur  
responsabilité.

**L'Initiation** ne répond pas des  
manuscrits communiqués.  
Les manuscrits non utilisés ne sont pas  
rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

**L'Initiation**

69/89, rue Jules Michelet

92700 Colombes

Téléphone & télécopie :

(entre 9h00 et 18h00)

01.47.81.84.79

[yvesfred.boisset@wanadoo.fr](mailto:yvesfred.boisset@wanadoo.fr)

CCP : 8 288 40 U PARIS

**Directeur :** Michel Léger

**Rédacteur en Chef :**

Yves-Fred Boisset

Administrateur-honoraire :

Jacqueline Encausse

Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Marcus †,

M.- F. Turpaud, Marc Bartheau †

& Mehler.

Conception graphique :

Valdivino Caetano, Flavla Caetano

& Bruno Le Chau



Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles

Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 21-09-1970 n° 50.554

Imprimerie BOSC France - 69630 Chaponost - Dépôt légal n° 2139 - mars 2004

**Sommaire**

**Sommaire**

Éditorial.....2

L'homme, clé de tous les mystères,  
par Pierre Deghaye .....3

Louis-Claude de Saint-Martin en son temps,  
par Didier Vlérick.....15

L'héritage de Louis-Claude de Saint-Martin,  
par Régis Piot, historien de la ville d'Amboise.....38

Une petite histoire de martinisme lorrain,  
présentée par Bruno Fouquet.....42

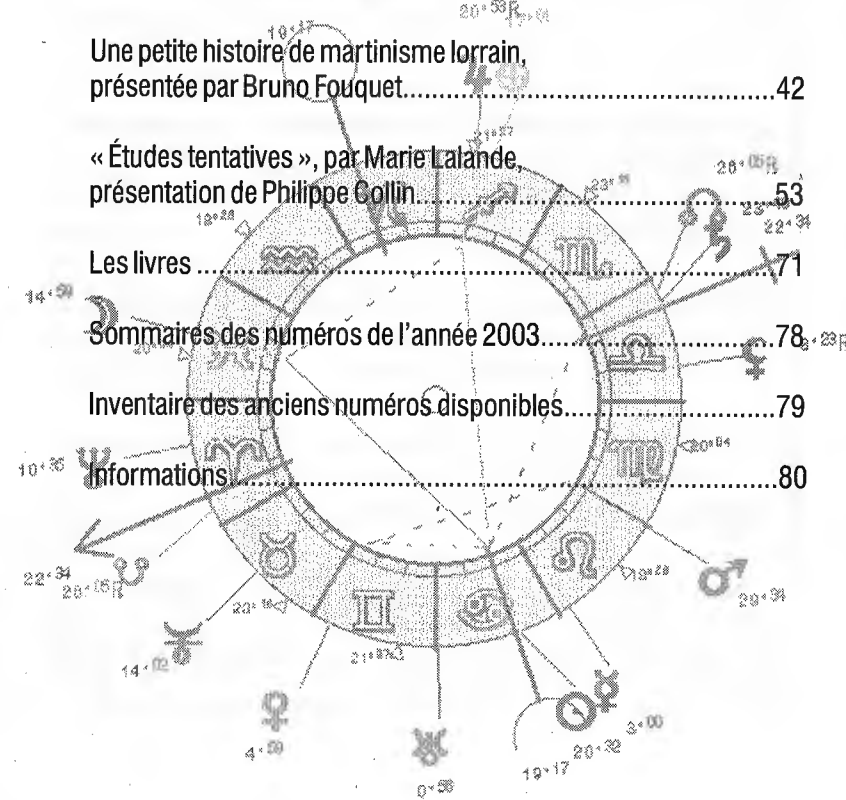
« Études tentatives », par Marie Lalande,  
présentation de Philippe Collin.....53

Les livres .....71

Sommaires des numéros de l'année 2003.....78

Inventaire des anciens numéros disponibles.....79

Informations.....80





En septembre dernier, nous avons célébré, en même temps que le bicentenaire de la transition de Louis-Claude de Saint-Martin, le cinquantième anniversaire du réveil de la revue par notre cher Philippe Encausse. Ainsi, la revue entre à présent dans sa cinquante-et-unième année et, grâce au concours spontané et bénévole de trois amis très chers et fort expérimentés en conception graphique, nous donnons à la revue un nouvel aspect que nous espérons être plus attrayant. De cette manière, nous espérons apporter à nos fidèles lecteurs une meilleure qualité dans la présentation des articles. Il va de soi que le contenu demeure attaché, autant que nous le sommes, à la tradition initiatique dont le martinisme et la franc-maçonnerie traditionnelle sont, entre autres, les dispensateurs actuels.

Dans le présent numéro, nous poursuivons, avec Pierre Deghaye et Didier Vlérick, la publication des interventions faites au congrès international de septembre 2003 suivies de quelques témoignages intéressants sur des personnalités qui illustrèrent notre tradition et d'un écho sur la vie amboisienne de la famille Saint-Martin.

Le 22 juillet prochain, il y aura vingt ans que Philippe Encausse nous a quittés. Le numéro 2 de cette année (à paraître fin juin) sera largement consacré à sa mémoire.

C'est dans l'esprit que Philippe nous a légué que nous poursuivons dans la voie tracée par lui et, ce, afin de nous rendre toujours dignes de sa confiance.

*Yves-Fred Boisset*

*Dans l'impossibilité matérielle de répondre à tous ceux d'entre vous qui nous ont adressé leurs vœux à l'occasion de la nouvelle année, nous les assurons de notre gratitude ; nous avons été très sensibles à ces témoignages d'amitié fraternelle.*

*Par Pierre Deghaye*



*La théosophie selon Jacob Boehme et Louis-Claude de Saint-Martin*



Ce titre permet, me semble-t-il, de relier la doctrine de Louis-Claude de Saint-Martin à la pensée de Jacob Boehme. Il m'a inspiré la brève synthèse que je vais vous présenter.

Le lien entre les deux esprits est avéré. Nombreux sont les témoignages de l'extraordinaire fascination que Saint-Martin vouait à son «*chérissime Boehme*.» Cette très forte influence n'a pas effacé les différences, néanmoins c'est sur la communion d'idées que je mettrai l'accent.

Les deux penseurs sont des théosophes. Mais qu'est-ce que la *théosophie* ? Il n'y a pas de définition unique. Il existe, au pluriel, des théosophies qui sont nécessairement différentes les unes des autres. Ainsi, les doctrines de Boehme et de Saint-Martin ont-elles chacune leur originalité. Pourtant, elles se rejoignent sur des idées essentielles. Ce sont donc ces convergences que je voudrais mettre en lumière. C'est pourquoi je parlerai des deux théosophies comme si elles ne faisaient qu'une.

Je tiens à éviter toute définition préconçue de la théosophie, cependant le titre que je propose appelle une réflexion. Au sens premier, la théosophie n'est-elle pas la science de Dieu ou des choses divines ? Or, ne risquons-nous pas d'en faire une science de l'homme ? En vérité, c'est bien l'homme que je vous invite à considérer comme «*la clé de tous les mystères*». Allons-nous donc remplacer Dieu par l'homme ? La théosophie ne serait-elle donc qu'une science humaine ?

Qu'elle soit de Boehme ou de Saint-Martin, la théosophie est assurément une science de Dieu. Cependant, ce n'est pas Dieu *en soi*, dans son absolue transcendance, qui s'offre à la contemplation du théosophe. C'est *l'image de Dieu* qui sera la révélation suprême. Certes, cette image n'est pas un simulacre. L'image de Dieu est un vrai *corps*. Elle est un corps de lumière qui est *la forme humaine*.

L'image de Dieu est *éternelle*. La forme humaine est éternelle dans la pensée de Dieu. Boehme prête la forme humaine aux anges et à toute l'émanation primordiale qui est le *corps de Dieu*. La Sagesse personnifiée, qui est la parfaite image de Dieu, est l'archétype de la forme humaine, qui n'est pas seulement le corps d'esclave, *forma servi*, mais aussi et d'abord le *corps glorieux* que Dieu revêt pour manifester sa plénitude.

«*Nul n'a jamais vu Dieu*», dit le prologue de l'évangile selon saint Jean. Malgré les visions dont il se prévalait, Boehme prenait cette assertion à la lettre. Toutefois nous devons citer le verset tout entier :

«*Nul n'a jamais vu Dieu, mais le Fils, qui est dans le sein du Père, nous l'a fait connaître*».

C'est ce Dieu *engendré*, ce Fils que connaîtra l'homme, ce Dieu qui aura revêtu notre humanité.

Ce Dieu est le *Verbe* qui, suivant le même texte, «*était au commencement*». Selon Boehme, ce commencement est pour le Verbe l'instant de sa propre naissance. Le Verbe naîtra à nouveau «*au milieu du temps*», pour reprendre l'expression de Saint-Martin. Il sera alors pleinement Dieu et homme. Mais déjà, au seuil du temps, *en un temps qui n'est pas encore le temps*, le Verbe s'engendre. Déjà, Dieu se fait homme, comme pour annoncer sa naissance du sein de Marie.

C'est à ce tout premier commencement que renvoient nos deux théosophes en paraphrasant l'Épître aux Éphésiens : «*C'est ainsi qu'il nous a élus dès avant la création du monde*». En cet instant idéal, alors que l'homme n'a pas encore été créé, Dieu conçoit en sa Sagesse le

*dessein de se faire homme*. Dans sa *pensée*, Dieu est déjà l'image de l'homme qui s'extériorisera lors de la création.

En ce tout premier commencement, Dieu est l'image de l'homme qui sera crucifié et qui ressuscitera en Jésus-Christ. Saint-Martin affirme que «*l'Agneau a été immolé au commencement*». L'unité de la révélation est fondée sur la permanence de la figure humaine pendant toute la durée de la manifestation divine.

Boehme décrit la naissance de Dieu en ce temps primordial où rien n'existe encore. Ce Dieu a un commencement. Il n'est donc pas l'éternité pure (*pure Ewigkeit*), bien qu'il en soit issu. Boehme parle en termes négatifs de cette éternité. Elle est *l'Un* qui, par impossible, n'aurait pas engendré le Fils. En vérité, on ne peut rien en dire. On l'appelle *Ungrund*, mais ce mot n'est pas le vrai nom de Dieu. Si on fait abstraction de la naissance du Fils, *l'Ungrund* n'est pas le Père. Il est *le néant* qui n'a pas de nom. Le préfixe négatif *Un* indique qu'en l'absence de tout commencement, de tout principe, l'éternité n'est pas définissable comme les oeuvres mesurées par le temps. Si nous imaginons *l'Ungrund* avant tout commencement, il est l'infini sans figure, à jamais insaisissable, car il n'a ni contour ni centre. En soi, l'infini est inconnaissable. C'est pourquoi Dieu, pour se communiquer, doit lui-même se fixer dans un corps qui contiendra sa plénitude.

L'éternité habitera ce corps. L'éternité sera Dieu dans un corps de lumière. Elle n'est pas Dieu tant que le Fils n'est pas né. Il faut, semble-t-il, que le Fils engendre son Père pour que Dieu soit Dieu, c'est-à-dire le vrai Dieu, qui sera l'amour et la lumière. Sans le soleil du Fils, le Père ne serait qu'une vallée pleine de ténèbres, dit Boehme. Le théosophe raisonne par impossible. En fait, il imagine, par anticipation, la désespérance de l'homme privé de lumière. Il objective les ténèbres dans l'image de Dieu.

Si nous pensons *l'Ungrund* en ignorant la génération du Fils, *l'Ungrund* est *le néant*. Il n'est ni la lumière ni les ténèbres, ni l'amour ni la colère, ni le bien ni le mal. Il est le *Non-Être*. Par contre, le Père uni au Fils sera

*l'être de tous les êtres (das Wesen aller Wesen)*. Pour les élus à qui le Fils le fera connaître, le Père sera la source de la lumière et de la vie.

L'*Ungrund* était vide, le voilà devenu la parfaite plénitude. Il apparaît que toutes les merveilles manifestées par le Fils étaient cachées dans le sein du Père, comme le Fils lui-même. Le néant de l'*Ungrund* devient le Tout. Le Dieu qui naît révèle l'infini maîtrisé dans les limites d'un corps. Le Christ sera cette plénitude. Boehme se plaît à citer l'épître aux Colossiens :

« Car c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité ».

Le Dieu qui, à l'aurore de tous les temps, conçoit son image en sa Sagesse est le Verbe qui, au milieu du temps, se fera homme dans le sein de Marie. Le Verbe construit l'image selon laquelle il va s'engendrer. Ainsi, la réalité première est l'image. Dieu naît magiquement de sa propre image. De même, la réalité première de chaque chose sera son image.

L'image naît dans la pensée et elle se forme pour devenir un corps. Dieu est la vie qui, devenue parfaite, est nécessairement contenue dans un corps, symbole d'unité, c'est-à-dire d'harmonie entre des forces auparavant discordantes. Ce corps, image de la vie parfaite, ne saurait être notre corps animal. C'est le corps céleste de l'homme, donné en premier lieu à Dieu comme aux anges. Avant sa chute, Adam était un ange. Il avait le corps de l'homme, un *corps céleste* sans les parties honteuses. Dans son état d'innocence, Adam était l'image de Dieu, image de l'image. Il a perdu son corps céleste, sa postérité le recouvrera lorsqu'elle sera affranchie du péché. Ce corps précéleux est la finalité de l'âme humaine.

L'image de Dieu n'est pas produite une fois pour toutes, elle se renouvelle en tout homme qui naît à nouveau suivant le mystère dont Jésus entretient Nicodème. Avant de se corporifier dans la personne des élus, elle est une grande âme qui sera le modèle de toutes les âmes. Dieu naît dans les abîmes de cette âme primordiale tout comme

il naîtra des profondeurs de l'âme humaine pour chaque élu en particulier.

Dès le tout premier commencement, Dieu a besoin d'un monde pour s'engendrer. Ce monde compris entre l'éternité et le temps est *la nature divine*, dite *éternelle*, qui se forme en même temps que le Dieu dont elle sera le corps. La nature éternelle de Boehme est le corps grâce auquel vont s'extérioriser toutes les merveilles qui étaient cachées tant que régnait l'indistinction de l'*Ungrund*. Dieu s'engendre en sortant de lui-même.

Le Verbe s'identifie à la nature éternelle qu'il fonde en suscitant la vie et en faisant briller la lumière originelle dans les ténèbres. La nature éternelle est d'abord le symbole des ténèbres. Le feu qui la pénètre est le feu du désir attisé par *l'imagination* que Boehme prête à Dieu et à toute la création. Ce feu de la vie a besoin d'être tempéré. Il perdra sa virulence et se transformera en lumière. La transmutation du feu, qui devient la lumière, est un thème majeur de la théosophie de Boehme. Cette transmutation est l'alchimie de l'âme, qui opère selon la dynamique des archétypes et qui transforme l'homme lorsqu'il répond à sa vocation. Le modèle préexiste dans la sphère originelle de la nature éternelle.

Le désir impétueux, qui caractérise la nuit de la nature divine, est le premier degré du grand œuvre qui se déroule à l'échelle du monde primitif. Il préfigure le désir de l'homme qui, dit Saint-Martin en paraphrasant l'Écriture, « *prendra le ciel par la violence* ». Cependant, le désir cessera après s'être exaspéré. Il sera changé en son contraire, il sera un *désir d'amour*. Il aura toute la douceur de l'amour divin, *Sanftmuth*, dont il sera le fruit.

Le Grand-Œuvre, qui se déroule en sept phases, est le cycle du désir nourri par l'imagination en Dieu comme en l'homme. D'abord, le désir croît démesurément, parce qu'il ne lui est pas donné de se fixer dans l'image qui lui donnerait son sens. Mais, ensuite, il est subjugué et vivifié par l'amour. À la fin du cycle septénaire, le désir est

éternellement renaissant, éternellement comblé.

La théosophie de Boehme est une *psychologie du désir*. Les *Quarante questions sur l'âme* ont un titre latin qui l'indique : *Psychologia vera*.

L'âme qui s'engendre par le désir et l'imagination pour devenir le monde primordial est un macrocosme qui se construit en termes de cosmogonie. La psychologie divine s'objective dans la matérialité immatérielle d'une *cosmogonie mystique*. C'est ainsi que la nature éternelle, dans son déploiement, est le *miroir de Dieu*. Par analogie, c'est dans le miroir de sa nature que s'explicitera, à ses différents niveaux, le devenir de l'homme.

Dieu a lui-même besoin de ce miroir. Mais que veut ce Dieu qui, en ce tout premier commencement, n'est encore que sa volonté, mère de son désir et de son imagination ? *Dieu se veut lui-même*. Dans l'esprit de nos deux théosophes, Dieu n'est pas une divinité égoïste. Il n'empêche que Dieu s'aime lui-même. Dieu aime sa *gloire*, c'est pourquoi il voudra la faire resplendir en l'homme qu'il aura choisi pour être le miroir de toutes ses œuvres.

Dieu ne peut aimer que lui-même, puisqu'il est le souverain bien et qu'il le sera éternellement. Le Dieu de Saint-Martin se voue une adoration qui sera le modèle du culte que lui rendra l'homme libéré du péché.

Boehme cherchait à saisir l'instant magique où s'éveille la volonté divine dans l'infini de l'*Ungrund*. Cette volonté est un *œil*. Tout le désir de Dieu est dans cet œil qui, non seulement est l'organe de la vision, mais qui, en même temps, renferme toutes les merveilles qu'il aspire à contempler. En Dieu, la plénitude naît avec le désir. Néanmoins, *la roue du désir*, qui commande le cycles des sept *esprits*, les fait apparaître *successivement*, comme pour l'homme qui sera appelé à les découvrir un à un, alors qu'en Dieu ils ne devaient plus être soumis aux divisions du temps. La roue du temps décompose l'unité de la vie et elle la recompose pour la manifester au niveau du septième esprit ou, comme dit Boehme, de la septième *forme*, la dernière qui est la

plénitude des six autres. Le Verbe énonce chaque forme séparément, comme le fera notre discours humain, puis il unit les esprits qui se combattaient, chacun voulant dominer.

Les sept *esprits*, ou *formes*, se divisent en se différenciant, mais le Verbe, qui régit la totalité du cycle, les unit après les avoir séparés. Il fallait séparer pour unir. Au terme de ce devenir, nous comprenons le dessein de Dieu. Les sept *esprits* ont pour fonction de *canaliser* le feu divin qui, faute d'être *réfracté* dans ce premier monde, consumerait la créature. Dieu ne pourrait se communiquer sans ce monde intermédiaire dans lequel l'infini, l'*Ungrund*, s'engage pour se couvrir d'une enveloppe qui sera tour à tour une prison, puis le miroir de sa splendeur. Les sept *formes* sont autant de miroirs qui, *magiquement*, transforment le feu dévorant en une lumière dont la douceur, *Sanftmuth*, est l'attribut du Fils. Le grand œuvre qui s'accomplit par l'opération des sept *esprits* est la transmutation du feu, qui devient la lumière.

Cette transmutation est douloureuse. Dès que l'infini, animé par le premier mouvement de sa volonté, pénètre dans le monde qu'il a conçu pour s'y répandre, le désir divin se partage. D'une part, l'*Ungrund* se porte vers la nature, qui sera son corps. Dans un premier temps, le corps contraint l'esprit, il est sa prison. D'autre part, au contraire, l'infini voudra s'étendre toujours davantage, suivant sa loi qui est d'abolir toute limite, alors que tout corps représente une étendue circonscrite. En se resserrant pour qu'un corps puisse se former en dehors de lui, l'infini semble aliéner sa *liberté*, qui est de se répandre sans obstacle. Dans un premier mouvement, l'infini se contracte, puis il cherche à se libérer de sa propre étreinte. Le désir sort de son indistinction première et il se divise en deux forces qui se combattent furieusement. Ces forcés antagonistes sont symbolisées aux deux premiers degrés du cycle septénaire.

Dieu naît dans ce déchirement dont la violence est sans mesure. Le monde primordial, dans son premier surgissement, a l'énormité du mythe. Boehme évoque un terrible combat entre le Père et le Fils. Le

Père est la force qui durcit les corps, le Fils est la force qui brise les corps pour s'en évader. L'homme en mal de Dieu devra livrer le même combat. Tant que dure cet affrontement, la nature éternelle est le règne des ténèbres. Cette nature primitive est appropriée au Père qui, tant que le Fils n'est pas libéré, est une *vallée remplie de ténèbres*. Elle annonce la souffrance de l'homme qui luttera pour briser ses chaînes et ses propres ténèbres afin de recouvrer la liberté dans la lumière.

Au niveau des trois premières *formes*, l'âme divine, dont Boehme décrit l'émergence, est le type de l'âme humaine non encore libérée. Elle ressemble à l'âme sensitive de l'homme, de laquelle naîtra l'âme intellectuelle. C'est à Dieu le Père que Boehme approprie la partie obscure de l'âme éternelle qui préfigure notre nature terrestre.

L'âme obscure, de laquelle sera issue l'âme lumineuse, est pour Boehme le lieu où naissent les cinq sens. Avec les sens, l'âme obscure contient *en germe* toute la nature sensible : d'une part, les qualités et propriétés, qui préexistent aux choses, d'autre part, les perceptions que en seront données à l'homme. Pour Boehme, la réflexion naît avec les cinq sens. Néanmoins, c'est la partie supérieure de l'âme qui constitue le règne de *l'Esprit*.

Ainsi se forme la grande âme qui, à l'origine de la vie, sera le modèle de toutes les âmes humaines. Toutes sont appelées à contempler la lumière, mais, au départ, leur nature terrestre les en tient éloignées. Les trois premières *formes* symbolisent les ténèbres qui règnent à la racine de toute vie. C'est pourquoi, sans forcer la pensée de Boehme, nous pourrions dire : *Au commencement étalent les ténèbres*. Le Verbe, qui était au commencement, s'assimile aux ténèbres. Le Verbe produit les ténèbres par la démesure des deux forces entre lesquelles il se divise, chacune s'affirmant aux dépens de l'autre. La lumière régnera lorsqu'elles seront dans une juste proportion. La Justice de Dieu est la juste mesure fixée pour chaque chose en prévision de sa croissance. Or, cette juste mesure ne s'établit que par la résolution des contraires. Finalement, toute chose naît de son contraire.

Le Verbe est d'abord la parole qui solidifie l'esprit. En faisant apparaître une à une les sept *formes*, il donne une consistance au dessein de Dieu. Il matérialise les corps. Mais le Verbe, génie de toutes les métamorphoses, s'assimile à tous les contraires qui s'opposent à mesure que se forme la nature éternelle. Suivant le langage de Boehme, il est le *Fiat, Verbum Fiat*, qui solidifie la matière, la force qui, de l'eau, fera la pierre dure et opaque. Puis, sous le nom de *Mercur*, le même Verbe est la force explosive qui fait éclairer la matière immatérielle que lui-même, dans le monde des archétypes, aura durcie à l'excès. La deuxième *forme* de la nature éternelle est le mouvement furieux qui annonce la naissance de la vie. Prisonnière de la pierre qui la fige, la vie veut se libérer. *La vie est le mouvement*. Au moment où elle s'éveille, elle est le mouvement désordonné. Dans l'âme humaine libérée, la vie sera le mouvement ordonné en six formes de la nature éternelle ; unies et en repos dans la septième. La résolution des contraires concilie le mouvement et le repos.

Le deuxième *esprit* de la nature est le mouvement qui naît avec le temps. Le mouvement est symbolisé par la roue du devenir. Dans la nature enténébrée, le temps est destructeur. Le temps est la puissance de mort à la racine de toute vie. Dans la nature habitée par *l'Esprit*, pour l'homme en chemin vers l'éternité, le temps sera la mesure du progrès spirituel.

La troisième *forme* de la nature éternelle est l'angoisse, attribut des ténèbres. Chez Saint-Martin comme chez Boehme, l'angoisse est la souffrance qui affecte la nature divine avant d'être l'enfer de l'homme, ou bien son purgatoire, car elle mène à Dieu. L'homme sera nécessairement éprouvé par l'angoisse avant de connaître la joie céleste. La joie naît de son contraire.

L'angoisse est la matérialisation des ténèbres. Elle traduit la cosmogonie en termes de psychologie des profondeurs. Les ténèbres ne sont pas seulement l'absence de lumière *in abstracto*. Elles sont une *substance* dont la propriété active est l'angoisse. Chacun des sept *esprits* s'engendre pour se communiquer ; c'est ainsi

que l'angoisse habitera l'homme. Le premier temps de la révélation sera donc très paradoxalement la nuit de l'âme. Les ténèbres font ainsi partie de l'image de Dieu. Elles sont la première image destinée à l'homme en quête de son salut.

Dieu lui-même naît dans l'angoisse qui sera perçue par l'homme comme le signe de la *colère*. Pour Boehme, le Dieu caché, *Deus absconditus*, devient la *colère de Dieu*, le contraire de la grâce. En vérité, la *colère de Dieu* n'est pas Dieu, elle n'a de réalité que pour l'homme privé de Dieu.

Néanmoins, cet homme est par excellence celui qui cherche Dieu. Il désespère, mais Dieu vient à sa rencontre. La douleur qu'il ressent est le signe de l'enfantement spirituel qui se prépare en son fond. La naissance de Dieu dans l'émanation primordiale est le modèle de la génération de *l'homme nouveau*. Le cycle septénaire est l'histoire d'une génération spirituelle transposée par un jeu de miroirs entre Dieu et l'homme. L'analogie est double. Elle ne joue pas seulement entre l'homme et Dieu, mais aussi et d'abord entre le vieil homme et l'homme nouveau. L'enfantement spirituel, dans notre humanité, n'est pas moins douloureux que la génération charnelle. Il y a une analogie certaine entre les deux naissances, compte tenu de la différence de plan qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on parle d'*analogie*.

Aussi, c'est bien à partir de l'homme en mal de Dieu que se conçoit la naissance de Dieu suivant les métamorphoses du Verbe. L'image de l'homme, c'est-à-dire de *sa vie*, est antérieure à sa création, elle préexiste dans la Sagesse. La concordance ne peut être que parfaite entre l'image de l'homme présente dans la Sagesse et l'image de Dieu formée par le Verbe.

Considérant l'homme dans son état de déchéance causé par le péché, on conçoit, par le jeu de l'analogie entre les contraires, ce qu'il a été avant sa chute. Il est devenu un homme terrestre, donc il a été un homme céleste. Puis, de cet homme idéal, on conclut à Dieu,

l'analogie étant toujours le pont qui permet de passer d'un plan à l'autre. Cette démarche est explicite dans la pensée de Saint-Martin. Elle révèle ce qu'il faut bien appeler un *anthropomorphisme*. Certes, cet anthropomorphisme, chez Saint-Martin comme chez Boehme, se définit au niveau de *l'homme nouveau*. C'est de l'homme transformé que Dieu sera l'image.

Franz von Baader parle en ce sens du *point de vue anthropologique* qui caractérise la théosophie de Boehme. Cette formule peut s'appliquer également à la pensée de Saint-Martin. Elle résume ce que je serais tenté d'appeler une *théologie de l'homme*. On entendrait par là une théologie de Dieu qui s'est fait homme avant l'homme, et de l'homme habité par Dieu. La théosophie de *L'Esprit des choses*, en affirmant que *l'homme doit être l'optique universelle*, révèle la vraie dimension de sa théosophie.

Suivant la description de Boehme, le *quatrième* degré du cycle septénaire marque la péripiétie du désir par analogie avec la conversion de l'homme ainsi anticipée. Le Verbe lui-même, qui jusqu'alors personnifiait le désir divisé, générateur des ténèbres, devient, sous le nom de Mercure, *la musique de Dieu*. La vie, qui était une effroyable cacophonie, est devenue une sublime harmonie. Pour Saint-Martin comme pour Boehme, l'homme nouveau sera *la lyre de Dieu*. Mais que s'est-il passé pour que le désir s'inverse, pour que les *esprits* de la nature éternelle deviennent chacun l'opposé de ce qu'il paraissait dans la nuit primitive ?

Lorsque la fermentation des esprits, dans les profondeurs de la nuit, atteint son paroxysme, l'orage salvateur éclate. L'éclair déchire les ténèbres et la lumière jaillit. « *L'éclair*, dit Boehme, *est le père de la lumière* ». Dans la lumière paraît *le cœur de Dieu* qui, pour l'homme à venir, sera la merveille de toutes les merveilles, au centre de toute la révélation.

Auparavant, Dieu n'était que *la colère de Dieu*. Le spectre de la colère engendrait l'immense douleur que nos deux penseurs, dans l'optique



de la vie universelle, appellent *l'angoisse*. Dieu était la colère de Dieu, maintenant Dieu est amour, Dieu est la lumière. C'est vrai au niveau des intelligibles, mais il en sera de même ensuite pour l'homme à venir qui aura soutenu l'épreuve de la nuit. Pour la créature qui cherchera dans les ténèbres, Dieu sera toujours la colère. Par contre, pour l'homme devenu participant de la nature divine, Dieu sera le Dieu d'amour. Boehme fait écho au psaume 18 :

« *Dieu est pur avec les purs, fidèles avec les fidèles, fourbe avec les fourbes* ». Tel homme, tel Dieu !

Après l'éclair paraît l'arc-en-ciel. L'un et l'autre symbolisent la quatrième *forme* de la nature éternelle. L'arc-en-ciel décrit le cercle entier. Avec ses sept couleurs, il renferme la totalité de l'émanation septiforme : en bas, la nuit, en haut la lumière. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel composent la plénitude des deux mondes. Réunies dans la septième *forme*, elles représentent le corps des sept esprits. Symbole de perfection, ce corps est tout entier un corps de lumière.

L'arc-en-ciel est le cercle entier qui apparaît *au milieu des eaux*. Le centre du cercle est *le cœur de Dieu*, symbole de l'infini contenu dans le fini.

Dans le monde créé, *le cœur de Dieu* est le trésor promis à l'homme qui le cherche. C'est le Fils qui le fait connaître. Mais réciproquement, Dieu cherche le cœur de l'homme pour en faire son séjour. L'analogie entre Dieu et l'homme fonde cette réciprocité. « *On ne conçoit pas le cœur de Dieu sans le cœur de l'homme* », dit Saint-Martin dans *L'Homme de Désir* - pas plus que le cœur de l'homme sans le cœur de Dieu.

Selon Saint-Martin, « *Dieu est le terme de l'homme* », tandis que « *l'homme est le cœur de Dieu* ». L'homme est « *initié dans le cœur de Dieu* », mais Dieu lui-même est *initié dans le cœur de l'homme*. Comment Boehme eût-il jugé ce propos ?



C'est parce qu'il considérait qu'on ne rencontre pas Dieu dans les assemblées que Saint-Martin fut peut-être le plus discret de tous les illuministes sur son illumination, qu'il fut le plus indépendant des philosophes de son siècle. Il fut aussi le plus controversé à cause de cette même indépendance d'esprit. Ardent défenseur de la voie **cardiaque**, combattant sans relâche le sensualisme, il fut à la pointe d'une épée si effilée que ses points de vue sont parfois bien tranchés. De même, se méfiant des fausses doctrines, il combattit les faux alchimistes souffleurs de verre, les faux visionnaires, les faux rose-croix qui se découvraient dans les hauts grades maçonniques, les faux mages d'Avignon, et refusa tout contact avec la Stricte Observance Templière ou les Philalèthes ; Il alla jusqu'à écrire son livre « *Ecce Homo* » pour la duchesse de Bourbon afin de la détourner de ses tendances au bas occultisme. Pour lui « *le bruit ne fait pas de bien mais le bien ne fait pas de bruit* ». Saint-Martin fut donc considéré, et l'est encore, comme un pur mystique qui transmet par le verbe l'initiation, le rite n'étant qu'un mode accessoire de transmission. Prier, c'est « *Verber* », « *Verber* » c'est s'initier. S'initier, c'est faire autant entrer Dieu dans son Cœur, que d'entrer dans le cœur de Dieu. Mais voyons, avant de lui graver une stèle, dans quel siècle il vécut.

C'est un bien beau siècle que ce siècle des Lumières. Mozart, Gluck, Haendel, le jeune Beethoven, Bach, Boieldieu, Cherubini, Haydn et son élève Pleyel sillonnent l'Europe. C'est le siècle de Houdon le sculpteur, de Fragonard, de David, d'Ingres et de Géricault, c'est aussi celui de Beaumarchais, de Restif de la Bretonne, du marquis de Sade, de Goethe, de 6 ans son puîné, et de Chateaubriand. Ce siècle donne naissance à Cuvier, Laplace, et à Monge, à Lavoisier, à Lazare Carnot, à Lamarck, à Bichat ; à Lapeyrou, à Legendre et à Arago. Que de talents concentrés dans une France en pleine mutation. Il voit la royauté, puis la Constituante, le Concordat, le Consulat, enfin l'Empire.

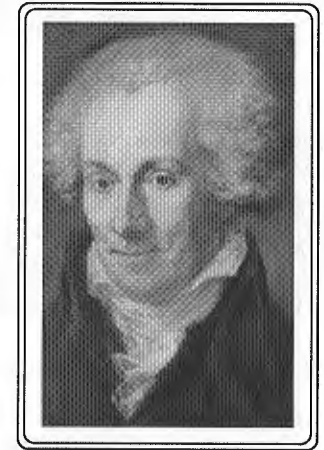
En Europe, la Hollande et la Suisse deviennent les grands centres d'imprimerie des livres censurés, Francfort est la capitale de diffusion des livres français. La langue française devient la langue diplomatique par les traités d'Utrecht.

Le grand projet encyclopédiste prend sa source dans l'aristotélisme antique (les *categoria*) et médiéval (le thomisme, la scolastique et ses arts libéraux). L'esprit rationaliste qui en naquit devait inéluctablement mener à une vision du monde linéaire, horizontale, sans dynamique propre ; la métaphysique seule, par l'entremise de Kant, pouvait faire sortir les esprits de ce désert spirituel.

À l'opposé, l'illuminisme, issu des courants gnostiques, néo-platoniciens et pythagoriciens, enrichis du piétisme et du quiétisme, se donnait une identité nouvelle dans ce qu'Auguste Viatte nomme « *les sources occultes du Romantisme* ». À l'esprit de classification horizontale qu'exige la rigueur scientifique, s'oppose la méthode analogique verticale et les Lois de correspondance de l'esprit théosophique. Deux modes de perception de Dieu, de l'Homme et de la Nature vont séparer les Illuministes des Encyclopédistes. Galilée devait nous remettre à notre place, nous qui étions géocentrés. À l'héliocentrisme qui devait soumettre notre ego dans la périphérie du créateur et nous faire admettre notre statut de créature, l'orgueil alimenté par un mental discursif et captatif ramène de nouveau l'homme au centre des choses, c'est par elles qu'il tente de se justifier. L'homme crée par la pensée, soit. Mais comme sa pensée s'exerce vers la matière, cette dernière étant instable, la pensée en elle-même s'identifiant à la chose créée, elle ne crée finalement que des choses corruptibles et éphémères. L'Homme est le fruit de la pensée de Dieu. L'homme s'identifiant à la matière, la matière est le fruit de la pensée de l'homme. Il lui faut résolument se tourner vers Dieu, il y contempera sa pensée, il se verra alors tel qu'il est, fait à sa propre ressemblance.

Voilà la mission des illuministes : détourner le regard des hommes. Et d'Eckartshausen fait bien ce distinguo entre illuministes et philosophes des Lumières :

« *On dit que nous vivons dans le siècle des lumières, il serait plus juste de dire que nous vivons dans le siècle du crépuscule : çà et là, le rayon lumineux pénètre à travers la nuée des ténèbres, mais il n'éclaire pas encore, dans toute sa pureté, notre raison et notre cœur. Les hommes ne sont pas d'accord sur leurs conceptions ; les savants se disputent ; et, là où il y a dispute, il n'y a pas encore de vérité.* » (« *La nuée sur le sanctuaire* » d'Eckartshausen, première lettre, Paris, Édition Psyché).



Il serait dangereux de penser que les grandes figures de l'illuminisme au 18<sup>e</sup> siècle étaient de simples concepteurs d'Orbes, des nostalgiques d'antiques doctrines hérésiarques. La plupart étaient de véritables chercheurs. Que ce soit Swedenborg, ingénieur, Franz von Baader, minéralogiste, Dom Pernetty, botaniste, Saint-Martin, professeur à l'école normale Ballanche, Mesmer, médecin, Lavater, politologue, Joseph de Maistre ou d'Eckartshausen, conseillers d'état, tous ont été intimement associés à la vie de la cité et ont participé à son évolution.

Ce monde n'est d'ailleurs pas en évolution, mais en Révolution, et certains illuministes y verront le doigt de la Providence divine (Saint-Martin dit : « *Les peuples sont souverains quand ils sont mis en œuvre pour les décrets de la Providence* »).

Quelques dates et événements marquants, extraits d'un tableau, nous feront comprendre ces affirmations :

Révolution industrielle en Angleterre ; en 1776, Adam Smith devient le père du Libéralisme économique.

1774/1783 : soulèvement de 13 colonies anglaises d'Amérique ; début de la guerre d'indépendance américaine.

1787 : début du mouvement pour l'abolition de l'esclavage.

Extension du despotisme éclairé en Europe de l'Est menant à une restructuration des appareils d'états, en vue de leur modernisation. Cela ne va pas sans quelques révoltes (Pougatchev en Russie en 1773, en Belgique et en Hongrie en 1788) ou réflexes nationalistes (les Aufklarers à Weimar et Dresde, indépendance des Pays-Bas en 1789).

Ces politiques nationales aboutissent :

- à la création de l'Académie de Berlin par Frédéric II en 1743, dirigée par Maupertuis, à laquelle Mendelssohn et Kant appartiennent.
- à celle des Beaux-Arts et des Sciences en 1757.
- à celle de la banque de Berlin la même année.
- à l'introduction de l'industrie du coton en Autriche ; Marie-Thérèse crée l'enseignement technique.
- à l'école des mines en Hongrie et à son académie royale du commerce et de l'industrie.

Catherine II achète la bibliothèque de Diderot et crée la banque des assignations, réforme l'administration, facilite la liberté du commerce et de l'industrie, crée le « code Joséphin ».  
En 1758, création de l'Académie russe des Beaux-Arts. Joseph II crée le cadastre, réforme le clergé régulier, abolit le servage et la corvée, abolit les corps de métiers.

C'est une bien belle année que cette année de 1743.

À Londres, Emmanuel Swedenborg, à 55 ans, a sa grande illumination.

Le 18 janvier de cette belle année, Louis-Claude de Saint-Martin entre dans le monde « par dispense » à Amboise. Il y entre, il y paraîtra, il n'en sera jamais. On a même dit « Il a jeté le Monde derrière lui » (M. Best).

Saint-Martin a quatre ans quand Diderot est chargé, avec d'Alembert, de constituer la Grande Encyclopédie et que Voltaire est reçu en grande pompe à Lunéville en Loge blanche ouverte. Il en a cinq quand Montesquieu publie son « Esprit des lois ». Enfin, il en a sept quand Rousseau diffuse son discours sur « Les sciences et les Arts » et que Diderot porte à la connaissance du public son prospectus de l'«Encyclopédie ».

Une enfance heureuse, dans une famille recomposée. C'est un être chétif, on dira de « *santé débile* ». Des lectures qui l'attachent plus au fond et au principe des choses (« l'art de se connaître soi-même » de d'Abbadie, les « *Méditations* » de Descartes) qu'aux connaissances périphériques (ce sont celles-là même qui lui feront dire « *Connaître la nature par l'homme et non l'homme par la nature* »).

Il n'a encore que 9 ans quand, déjà, Jean-Baptiste Willermoz est élu Vénérable de sa Loge et que Georges Washington est reçu Apprenti dans une loge de Virginie.

Puis viennent à Orléans des études de droit ; là aussi, il s'attache plus à la Justice qu'à la Loi. Sa lecture du monde et de ses agitations (la Révolution française) s'en trouvera grandement imprégnée. Il saisira l'intériorité de la Providence, les incidences de la destinée, il comprendra la nécessaire place de la volonté humaine. Là où l'homme ne voit que lois, il y voit « La Règle », la vraie, celle contenue en chacun de nous, celle qu'utilise le vrai Régulateur, le Grand Réparateur des maux humains.

Ce sont sur ces bases fermes héritées d'une éducation non pas bourgeoise, mais traditionnellement liée à la noblesse de rang, et provinciale, alliée à une curiosité naturelle pour l'Homme, qu'il frotte son intelligence dès 18 ans aux philosophes du temps. Ce seront Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Il en tirera quelques dédains pour leur philosophie, mais révisera un certain nombre de ses jugements entre 1766 et 1770, notamment sur Jean-Jacques Rousseau et son « *Contrat social* » et surtout « *Les confessions* ».

À 18 ans, on détruit les idoles, on se construit des idéologies, on a des idéaux, mais pas encore un vrai « Idéal ». Il le dit lui-même, il les a lus plus avec son imagination qu'avec sa raison. Mais l'homme est cependant lucide, il se sait avoir peu d'astral, mais il est « *d'une céleste transparence* ».

Il a vingt ans et déjà, et sans le savoir, « *La divine Sagesse* » de Jacob Boehme est traduite, Dom Pernetty s'embarque à Saint-Malo avec Bougainville, comme aumônier vers les Malouines, Voltaire s'apprête à publier son « *Dictionnaire philosophique* » et dirige des attaques contre l'Église et la franc-maçonnerie.

Fils respectueux, et jeune homme de bonne famille, Saint-Martin devient avocat du roi Louis XV le Bien Aimé, à Tours. Sa disposition naturelle, cependant, ne l'incline pas à la magistrature, il y a dans ce métier beaucoup de confusions ; exit, donc, le protectorat du duc de Choiseul et la succession d'un oncle conseiller d'État.

Il lui faut, non un métier, mais une carrière. Sa position sociale le dirige naturellement vers celle de l'Épée. Il se laisse faire officier, lieutenant du Roi, devinant qu'on peut perdre sa vie à vouloir la gagner. La carrière, la vraie, la seule qui vaille la peine d'être vécue réside dans l'étude des « *Hautes Sciences* ».

Veillant à son indépendance financière, il joindra la raison au sentiment. Le Régiment de Foix le fait sacrifier aux contingences de la matière, mais son cœur le mène au culte de ses « *chers objets*, pour

reprendre son expression. La vraie carrière est toute spirituelle, et dans celle-ci, « *ce n'est pas la tête qu'il faut se casser, c'est le cœur* ».

Le jeune Saint-Martin tient donc garnison à Bordeaux. L'Europe est dans une paix relative (guerre de 7 ans en Angleterre). On peut se dispenser de cet officier. L'Amérique ne s'est pas encore soulevée totalement pour son indépendance. Il peut donc se consacrer à ses chères études.

La Providence s'amuse à croiser les Destins. C'est sa grande puissance unificatrice. Nous sommes en 1768 et le jeune officier est amené à rencontrer Dom Martines de Pasqually de La Tour de las Cases. Ce sera, également cette même année, qu'il fait la connaissance de Jean-Baptiste Willermoz, de 13 ans son aîné.

Mystère que celui de voir ce jeune érudit, rodé aux subtilités les plus diverses du langage et de la pensée, se laisser séduire par les thèses d'un juif portugais semblant bien mal maîtriser la langue française et qui commente tout à sa manière. Rien dans tout ce qu'il affirme n'est orthodoxe, et pourtant Saint-Martin se montre docile. Peut-être a-t-il deviné qu'au delà d'une simple doctrine aux contours parfois bien mal définis, se cache un culte répondant à ses plus intimes aspirations, par exemple célébrer la Sainte Cène devient pour Saint-Martin une opération ? Adorer, prier, certes, mais agir aussi dans l'externe pour contribuer à cette restauration d'une pureté déjà contenue dans son cœur et qu'il sait n'être pas partagée par ses contemporains, voilà ce qui semble séduire le Philosophe inconnu.

De passage dans les Loges maçonniques comme il fut de passage ici-bas, il témoigne, désabusé, des « *chers objets* » qui s'égarèrent hors du Verbe ; dans les loges, on y est initié « *par les formes* » seulement, « *ses intelligences sont bien loin d'elles* ». La maçonnerie n'est qu'une escale. La loge « *Josué* », qui le reçoit Cohen en 1765, répond moyennement à ses aspirations. Elle fait partie de ces relais qui de poste en poste nous acheminent vers l'ultime étape.

Un passage en garnison à Lorient, puis à Longwy et Saint-Martin prend congé de sa vie militaire à Bordeaux ; enfin, il peut se consacrer dès 1771, selon Matter, à la Grande Affaire. Son retrait des listes militaires du Régiment de Foix coïncide-t-il avec le renvoi des parlementaires par Maupeou, signe avant-coureur des vagues révolutionnaires ? Matter pose une question pertinente qui peut nous faire comprendre, outre la Toute Puissance de la Providence, pourquoi Saint-Martin fut préservé de la Terreur.

Où alla-t-il, en quittant Bordeaux ? à Amboise ? Il n'y avait pas de tension entre son père et lui. Alla-t-il à Paris, auprès d'Hauterive, de Cazotte ou de Madame de La Croix ou bien s'en alla-t-il à Lyon pour retrouver l'Abbé Fournié, cet abbé qui fut aussi secrétaire de Martinez, mais qui, au surplus, fut gâté par les « Agents » qui se manifestèrent à lui en abondance. Au fait de l'œuvre d'Emmanuel Swedenborg, Fournié niera énergiquement avoir puisé dans ses œuvres. Saint-Martin et Fournié, cependant, ne furent pas intimes comme le furent Saint-Martin et Kirchberger. Tout au plus, ayant eu le même maître, Saint-Martin se méfiait de l'engouement du prêtre pour Madame de Guyon ainsi que pour Swedenborg. Sur Madame de Guyon, Kirchberger est clair ; il se confie à Saint-Martin :

*« sans les ouvrages de Madame de Guyon, il ne m'aurait pas été possible de comprendre plusieurs passages des Erreurs et de la vérité ».*

Mais encore :

*« Il y a des personnes pour lesquelles la lecture des ouvrages théosophiques serait une nourriture trop forte, auxquelles on pourrait, si l'occasion s'en présente, indiquer les œuvres de Madame G. pour leur faire aimer l'esprit du christianisme. »*

Nous le comprenons bien, Louis-Claude de Saint-Martin suscite un engouement tel que ses œuvres se propagent partout en Europe. Autant elles sont appréciées dans les milieux occultistes et cercles ésotériques, où il est de bon ton de se référer au Philosophe, mais de

surcroît sa notoriété gagne également les cercles mondains. Ses Pièces philosophiques de 1771 déterminent sa stature, son livre « Des erreurs et de la vérité », en 1775, va l'asseoir.

C'est à ce tournant décisif de sa vie qu'il dépassera sa catholicité, bien plus que Jean-Baptiste Willermoz, et il l'éprouvera au contact de Martinez qui fait de cet élève un disciple, bien que le Maître ne le trouve pas suffisamment avancé pour pouvoir lui communiquer la totalité de son enseignement. Il en fera donc son secrétaire. Ce n'était d'ailleurs pas un honneur, le Maître s'est bien choisi le triste sieur Du Guers, ce qui fit douter bien des disciples sur le don de clairvoyance du Théurge.

C'est dans cette école de Martinez, qu'il saisira à la fois l'immensité et la difficulté de la tâche qui lui incombe : enseigner. Il enseignera les Du Bourg (Mathias et Joseph) à Toulouse, à partir de 1776 jusqu'en 1785, Kirchberger, son ami, il enseignera sa chérissime Madame B (Boeklin), il enseignera en dédiant son « Ecce Homo » à la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien, il enseignera beaucoup les femmes, la Princesse de Noailles, la Comtesse du Barry, Madame de Lusignan, il enseignera même à l'école normale. Il enseignera toute sa vie, même lorsqu'il nous livre sa pensée, un peu comme un homme qui se découvre en parlant de son intime, il continue à nous enseigner. Non, il ne nous parle pas, car la parole, c'est du Verbe sans bénédiction. Il suffit de le lire pour savoir à qui nous devons nous assujettir ! Répétons sa pensée : « Verber, c'est prier », et, inversement, à le lire, nous apprenons à le faire sans même nous en apercevoir.

Nous serions tenté de dire qu'il enseigna même aux Anges, car avant de parler aux Anges, ne faut-il pas vivre comme un Ange ? Sa vie même atteste de cette vie angélique, toute faite de douceur et d'admiration, il en écrira même un merveilleux Traité sur ce thème. C'est là où il remporte la partie sur ses congénères qui veulent par des passes théurgiques commercer avec les « Agents divins », sans vivre pieusement.

Et même s'il désire de toute son âme que ses propres Livres ne servent à rien, il ne peut s'empêcher d'écrire, de lire, de commenter et de professer. C'est dans cette même école de Martinez, où il saisit le sens même du combat qu'il aura à livrer, qu'il comprend que

*« la sagesse divine se sert d'Agents et de Vertus pour faire entendre son Verbe en notre intérieur, mais faut-il tant de ces choses pour prier Dieu ? »*

Lutte perpétuelle contre les sensualistes, les magistes, les rationalistes, les athées. Il a pour seule arme sa faculté de « verber » et sa profonde foi. Déjà, en 1766, il sait que ces « Agents » sont une porte pour le commerce spirituel avec Dieu. Il le sait avec certitude : il a eu quelques signes sensibles et obtenu des « passes » dès l'équinoxe du printemps 1772, année de son ordination de Réau-croix. Une bien mauvaise année pour Willermoz qui échoue dans ses passes d'équinoxe, une bien mauvaise année pour les émules de Martinez, le maître s'embarque pour Saint-Domingue, pour régler une affaire de succession. Il faudra, donc, se contenter de ses disciples Willermoz, de Saint-Martin et Duroy d'Hauterive pour les ordinations.

Alors que Swedenborg obtient la révélation en 1743 quand Saint-Martin entre dans le monde, ce dernier obtient lui aussi ses Signes en 1772, année où Swedenborg quitte ce monde, toujours à Londres.

Très vite Saint-Martin comprend que si les Agents et Vertus peuvent nous aider (et Martinez lui affirme que c'est tout et seulement ce que nous avons pour travailler à notre Réintégration), il comprend que nous devons et pouvons également les aider beaucoup. Mais attention, ces Agents se répartissent en Classes et notre aide peut se diluer et perdre de son efficacité. En cela, Martinez, son introducteur, a des Vertus très actives.

Nous sommes en 1774, Hershell crée son grand télescope, la science avance, la grande affaire de Saint-Martin aussi, ils se rencontreront un jour à Windsor.

1774, année d'émancipation. Jean-Baptiste Willermoz, avec hardiesse, entreprend son grand projet du Régime Écossais Rectifié. Saint-Martin catéchise les Élus Cohen, fait un court séjour avec le frère de Willermoz en Italie, et, de retour à Lyon où il fréquente la Loge « La Bienfaisance », il est mûr pour la grande aventure d'avril 1775 à avril 1776.

Il fait un séjour à Gênes via Nice, puis à Paris en avril 1775, alors que toute l'Île-de-France est en effervescence (c'est la révolte contre le ministre Turgot, appelée « la guerre des farines », prémice de la Révolution). Un séjour court, entre deux leçons aux jeunes Élus Paganucci et Périsset, une visite à Cazotte, élève zélé de Martinez et son livre « *Des erreurs et de la vérité* » paraît sous le nom du Philosophe Inconnu. Paradoxalement, cette œuvre va le faire reconnaître comme une autorité dans le milieu occultiste, autant que dans les salons mondains, car Saint-Martin les aime, non parce qu'on y brille, mais parce qu'on y rencontre des êtres exquis autant que perfides et que c'est dans ces cercles que sa mission se doit d'être : illuminer les uns et éclairer les autres. Il se doit autant de commercer avec les Invisibles qu'avec les Visibles. Il se doit d'y être présent, en toutes circonstances, même aux heures les plus chaudes ou les plus sinistres de la Révolution française ; il souffrira de son exil à Amboise mais il fera contre mauvaise fortune bon cœur.

Mesdames de Lespinasse, Geoffrin, du Deffand, de Staël, Necker et Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon, sont célèbres dans toute l'Europe pour accueillir les Esprits brillants dans leur salon. La timidité de Saint-Martin sera vaincue grâce à l'assurance de la marquise de Chabanais qui le pousse à défendre dans les salons le parti spiritualiste. Leur travail de « *public relation* » a servi sans vraiment qu'on s'y intéresse à l'élaboration de l'Encyclopédie. Sachons toutefois que 78 % de la population est analphabète et que les femmes contribuent largement à cet analphabétisme (86 %). Ce petit cénacle de femmes nobles ou bourgeoises contribue à la propagation des idées libérales d'émancipation de l'homme et donc de la femme, exemple les loges maçonniques d'adoption. Saint-Martin et

Willermoz, en rédigeant des cahiers de rituels pour la réception de Madame Provensal à la Théurgie, favorisent également l'émancipation de la femme. On ne peut en dire autant de l'émancipation des Noirs dont Saint-Martin ne se montre en la matière guère progressiste. Non seulement, il ne participe pas aux actions et idées du Club pour l'émancipation des Noirs, club dont Robespierre est un ardent défenseur, mais il est, sur ce sujet, à l'image de Martinez, ce que l'on appellerait un réactionnaire. Son idée sur le peuple noir est pour le moins rétrograde en son temps. Par deux fois, dans son *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*, comme dans ses *Leçons de Lyon aux jeunes Élus Cohen*, le disciple ne vaut guère mieux que le Maître et font de Saint-Martin un bien piètre anthroposophe ; pardonnons lui ses fautes comme il pardonnerait les nôtres, lui, le sublime Théosophe. Mais, revenons à nos « mondaines » qui servirent aussi la Grande Cause, la cause spiritualiste, car les mystiques foisonnèrent sous les lambris dorés de leur hôtel particulier, autant que les rationalistes. Et Saint-Martin y a sa place. Matter commente :

*« Loin de vouloir cacher sa vie et végéter dans des assemblées mystérieuses, le Philosophe Inconnu aspirait, en réalité, à être le philosophe connu. Et il méritait de l'être, sachant allier admirablement les deux choses les plus rares et les plus louables dans un savant, celle du penseur très profond et d'homme du monde très répandu. Reçu partout avec l'empressement que méritaient ces deux qualités, et se prêtant à cet empressement sans que l'un et l'autre de ces deux mérites, qui le firent rechercher, nuisit à l'autre, Saint-Martin était fait pour le monde autant que pour la sérieuse philosophie qu'il aspirait à l'honneur d'y répandre ».*

Dans ces salons, donc, on parle de Dieu, de la mystique, mais on y commente aussi les libelles des clubs politiques, on parle de la censure du « Mariage de Figaro », de Beaumarchais, et de son esprit frondeur et provocateur. On y écoute les derniers livrets de Salieri. Saint-Martin, qui cultivait le violon, apprécie cette atmosphère si

propice à la prière ou à la méditation. Si les idées circulent vite, par contre les hommes sont lents sur les grands chemins, il faut une heure en moyenne pour parcourir une lieue, c'est-à-dire 5 km. Songeons aux fréquents déplacements de Louis-Claude de Saint-Martin sillonnant l'Europe. Les routes sont incertaines, mal chaussées, et se réduisent à des chemins de terre, poussière ou boue selon la saison, ponts de bois souvent effondrés, innombrables péages, les attelages ne peuvent pas aller au galop, réservé aux services du Roi et à la Poste, le courrier va plus vite que les hommes ; un essieu brisé, un cheval qui perd son fer et le voyage est compromis. Le voyage est donc source d'inconvénients, d'inconfort et d'incertitude. Bordeaux est à 15 jours de Paris, Orléans à 4 jours. Les bagages sont malmenés, parfois perdus ou volés. Le voyage demeure un luxe. Les villages français sont à des journées et à des heures de Paris. Ceci contribue à une vie locale rétrécie sur elle-même. Saint-Martin affectionne la chaise de poste pour sa grande mobilité. Il s'émancipe autant intellectuellement que culturellement en rendant visite à ses amis provinciaux ou européens. Cependant, il donnera toujours l'impression de passer dans ce monde sans jamais en être.

Un voyage à Toulouse à l'été 1776 : c'est l'année de la baisse du prix du grain et du vin, c'est le début d'un terrible chômage dans les campagnes. Pour Saint-Martin, c'est le retour sur Paris jusqu'en décembre 1778. C'est à cette époque qu'il commença à s'intéresser à la création de la « Société des magnétiseurs de Paris », société ayant une succursale à Lyon.

Lorsqu'en avril 1784, Jean-Baptiste Willermoz, fondateur du Régime Écossais Rectifié, adhéra à la « Concorde », société magnétisante de Lyon, sous les encouragements des Maçons Élus-Coën ou bien des Chevaliers Bienfaisants de la ville, il ne faisait que céder à une mode qui avait conquis Paris depuis 6 ans déjà et gagnait toute la France. Louis-Claude de Saint-Martin se méfiait de Mesmer, comme il se méfiait de tout le monde d'ailleurs, mais il était cependant intrigué par le magnétisme.

La « Concorde » était un cercle au mode de fonctionnement analogue à celui d'une loge maçonnique ; elle était dirigée par le chirurgien Dutrech, et la quasi totalité des membres de cette Loge étaient également maçons dans une loge rectifiée.

Le succès rencontré à Lyon par le magnétisme était dû essentiellement au fait que les médecins magnétiseurs étaient également maçons rectifiés et que la pratique des uns alimentait, voire confortait, la doctrine des autres.

Ce magnétisme, tout animal, était importé par le Viennois Franz Anton Mesmer, appuyé par Jussieu, et se proposait, « *de rétablir l'harmonie primitive qui régnait entre l'homme et l'univers* ». Le postulat de base était celui de Cornélius Agrippa : « *l'homme a tout en lui : le poids, la mesure, le nombre, le mouvement, les éléments et l'harmonie* ».

Ces magnétiseurs parlaient d'un fluide universellement répandu, d'une influence mutuelle entre les corps célestes et les corps animés, d'effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux et un reflux. Ce langage était analogue à celui que proposaient les disciples de Martinez de Pasqually, le père spirituel et initiateur de Willermoz, tout comme de Louis-Claude de Saint-Martin, à la seule exception près que ce magnétisme-là, chez Mesmer, était tout animal. Mais une unité de vue cependant s'en dégagait selon les propos de l'occultiste Court de Gibelin :

« *Dépouillons-nous de l'homme physique de Paracelse, qui tire son origine d'Adam, pour n'obéir qu'à l'homme invisible et céleste qui, lui, la tire des astres* ».

Saint-Martin essaiera de converser avec l'astronome Lalande en 1797, lors d'un dîner mais les hommes se sépareront dans l'incompréhension la plus totale. C'est donc au 18<sup>e</sup> siècle, à la suite des expériences de Franz Anton Mesmer, qu'on déduisit qu'un fluide passait d'un participant à un autre, créant ainsi ce qu'on appelle un « **égrégore** ». Ce terme, qui veut désigner la cohésion intime d'un

groupe, est d'origine occultiste et s'immisça dans le compagnonnage par le truchement de la franc-maçonnerie.

Mais revenons à notre cher Philosophe.

Nous sommes en 1778, Saint-Martin est de passage à Toulouse, il se lie avec les Du Bourg qu'il estime par leur sens de l'hospitalité et leur curiosité. Il leur enseigne le martinézisme, sans créer sa propre école, puis retourne à son purgatoire : Paris. Voltaire meurt au printemps et Diderot, Condorcet, d'Alembert refusent de se joindre à une manifestation publique en sa mémoire. Saint-Martin ne regretta jamais son entrevue manquée à un dîner chez son protecteur le Maréchal de Richelieu. Le dédain rapporté par Voltaire à d'Alembert à propos de son œuvre « *Des erreurs et de la vérité* » l'avait blessé cruellement. Cagliostro fonde son rite, 1<sup>ère</sup> ébauche de l'Égyptien à Bruxelles ; Willermoz reçoit Joseph de Maistre Grand Profès.

Il faudra attendre 1784, deux ans après la parution à Lyon de son « *Tableau naturel...* », pour que Saint-Martin soit reconnu comme le chef de file de l'école martinéziste. Invité, pour cela, par les Philalèthes, très imprégnés par la recherche alchimique et dans le but de s'unir à elle et de fusionner avec l'école swedenborgienne, Saint-Martin refusera. Son but est de se distancer des écoles occultistes et de se tourner vers le public séduit par l'encyclopédisme et le sensualisme. Le grand concours de philosophie de l'Académie de Berlin lui donna tous les espoirs de gagner le public à la cause spiritualiste, mais ses vues divinistes ne gagnèrent pas les faveurs du jury.

1785, et l'Agent de Lyon trouve Louis-Claude de Saint-Martin suffisamment « chaste dans sa racine » pour se communiquer à lui. Mais il sait aussi qu'il lui faut du courage et de la constance pour obtenir que Dieu répare tout en nous. Après ses deux échecs de l'Académie de Berlin et de Paris, il en est convaincu. Il lui faut aller à Londres, pour s'approprier le mysticisme de Jane Lead ; sans le savoir, il côtoiera une boehmiste, et rencontrera William Law, boehmiste également et traducteur du philosophe teuton. La



Providence s'amuse à faire converger les destins dans son dessein d'Unité. William Law et Saint-Martin se lièrent d'amitiés et certaines de leurs œuvres semblent se compléter à tel point que Matter dit que Law aurait pu signer « Les Erreurs... » et Saint-Martin, l'« Appel de la Prière ». Le Comte de Divonne se joindra à eux. Saint-Martin réside chez le prince Galitzine et côtoie le petit monde qu'il nomme « martiniste ». C'est lui-même qui est à la source de tant de confusions, puisque dans son esprit les martinistes sont les sectateurs de Martinez. En 1788, Galitzine l'emmène à Parme et Rome par Gênes, et l'introduit dans l'aristocratie italienne. N'y trouvant pas ses chers objets à hauteur de son espérance, Montbéliard et la Duchesse de Wurtemberg feront l'affaire.

1788 à 1791 : trois années de métamorphose, trois années fécondes et décisives dans la vie du philosophe. Saint-Martin migre à Strasbourg pour trois, trois courtes années qu'il mit à profit pour terminer son « *Homme de Désir* » commencé à Londres, pour se séparer de la maçonnerie, son cœur et son esprit n'y étant jamais vraiment présents. Strasbourg s'enflamme pour la philosophie des « Lumières », se laisse séduire par Kant et sa « *Raison pratique* » complément de la « Critique de la raison pure ». Rencontres surprenantes à Strasbourg : avec Silberhielm, le neveu de Swedenborg; il écrira son « *Nouvel Homme* » dont certain disent qu'il est plus inspiré de Swedenborg que de Boehme ; rencontre intéressante avec la noblesse alsacienne des Turckheim, voire cruciale dans sa conversion au boehmisme avec Rodolphe Salzmann. Strasbourg et, de nouveau, les femmes, toujours les femmes, c'est ici qu'il écrit son « *Ecce Homo* » pour la duchesse de Bourbon. Des femmes encore : la baronne d'Oberkirsch, et Madame de Boeklin pour qui il aura une amitié « d'une sainte tendresse ».

Un petit cercle de six personnes (Westermann, Schwing, Boeklin, Salzmann, Meyer, Razenried) vont attacher Saint-Martin à Jacob Boehme, ils le guideront vers cette langue germanique qu'il se doit d'apprendre pour apprivoiser le Théosophe teuton. Il traduit l'« *Aurore naissante* ». Mais, de tous, seul Salzmann avait « la mesure

développée ». Rodé à la pensée de Swedenborg, de Law, de Pordage et de Lead, sa connaissance de Boehme séduisait Saint-Martin.

1791, sur ordre de son père, il quittera la ville pour Amboise lors de la « bagarre de Varennes ». Il devra par cela même se séparer de Madame B..., et ce sera dans les larmes. Il dira « *Il y a trois villes qui comptent pour moi ; Strasbourg est mon Paradis, Amboise est mon enfer, Paris est mon purgatoire* ». Sans le savoir, peut-être, son père lui sauva-t-il la vie : 1789 et la Bastille n'étaient pas loin et Saint-Just sévissait déjà à Strasbourg.

1792, une excursion à Petit-Bourg, puis rappel à Amboise où l'état de santé de son père se dégrade. C'est une année énigmatique : Saint-Martin se confie : « *je suis dans les secousses du néant, sous la même puissance que quand on m'a ouvert la carrière* ». Est-il retourné vaquer à des affaires de la vie profane qui savent si bien déliter la vie de l'âme ? Mme B... lui écrit pour le reconforter : « *que chacun reste dans la vocation où Dieu l'a appelé* ». Est-il anéanti de voir sa carrière spirituelle stoppée et son but s'éloigner ? Il a par communication l'« *Esprit du décret qui se porte sur lui* » et lui fait accepter d'être un reclus à Amboise. Il tirera donc profit pour aller de son enfer d'Amboise à son purgatoire de Paris, il fera la connaissance de celui qui nous le fera mieux connaître par les échanges épistolaires, ce sera le Bernois Kirchberger de Liebisdorf. Ce dernier est au théosophe d'Amsterdam, Gichtel, traducteur de Boehme, ce que Saint-Martin est au théosophe teuton. On ne peut trouver meilleures amitiés spirituelles. Amitiés qui ne se peuvent contredire même dans des questions de doctrine, nous en avons pour preuve leur défense et leur argumentation mutuelle sur la nature de la Vierge et de Sophia. On parle de Lavater et aussi de l'École du Nord qui professe la rotation des âmes (réincarnation) et le retour de saint Jean qui doit substituer son école à celle de saint Pierre.

1793, c'est le régime de la Terreur : sur 400.000 nobles et ecclésiastiques, 15 % périrent, la moitié a émigré. Année de la mort du roi Louis XVI et du père de Saint-Martin, il retourne à Amboise. Il en profite pour s'acquitter de 70 livres envers la nation pour l'équipement

des 300.000 soldats de la République. Le duc d'Orléans, Philippe Égalité, celui-la même qui avait voté la mort du roi, son cousin, se voyait supplicié. Saint-Martin devra dorénavant appeler sa sœur la duchesse de Bourbon, citoyenne B. Il doit aussi se censurer et inviter ses correspondants à le faire. Il en éprouvera du chagrin pour celles en provenance de Strasbourg. Le langage symbolique, mystique ou occultiste passait au crible des censeurs, et Saint-Martin se devait de s'expliquer sur tout ce qui semblait ambigu ou suspect. Il est même contraint de mendier un certificat de civisme. Il faut toutefois modérer les dangers auquel Saint-Martin doit faire face. Jean-Baptiste Willermoz, lui, doit se cacher car il est accusé, à raison, d'avoir participé à l'insurrection de Lyon ; on a donné du canon et il y a eu morts d'hommes chez les républicains.

1794, fête de l'Être Suprême, abolition de l'esclavage, mort de Lavoisier, d'André Chénier, de Danton, de Saint-Just et de Robespierre. On sort les nobles des geôles mais on les éloigne de Paris par décret. Saint-Martin est exilé de nouveau de Petit-Bourg (Ris, en Île-de-France) à Amboise ; immense solitude, « *il travaille à se sentir prêt à sortir du monde* », il travaille aussi à la traduction de Boehme et Kirchberger et à celle de Gichtel. C'est la création de Polytechnique et de l'École normale. Saint-Martin y est appelé. Sa mission : former dès son retour en province un des 2000 à 3000 instituteurs de la République. Lui qui ne veut se pencher que sur la parole interne, il lui faudra répandre la parole externe. Mais comme tout est lié dans cette Révolution française, il y voit son salaire versé par la main de la Providence. Il monte à Paris et on lui assigne, puisqu'il est sur la liste des précepteurs du dauphin, comme première mission de monter la garde au Temple, près du jeune Louis XVII. Il remplit son devoir politique avec simplicité. Il fonde comme partout où il habite son petit oratoire. Il y prie, il y médite, c'est de ces lieux d'intimité spirituelle qu'il puise son inspiration ; les développements pratiques se vérifient dans la rue, dans les salons, en calèche ou en chaise de poste. Si sa première école lui fit comprendre que sa mission était d'enseigner, l'École normale ne lui donne guère les moyens de le faire, il en tirera plus de connaissances que

d'enseignements. Connaissances sur l'art de discourir méthodiquement, mais la maigreur des arguments contre l'existence de Dieu comme ceux qui militent pour la supériorité de l'entendement humain lui faisaient regretter ses méditations sur la destinée de l'âme. Le Culte de la Déesse Raison, institué par Robespierre, deux ans auparavant, viciait toujours la terre végétale et spirituelle de Sophia et de l'Esprit-Saint. C'est dans cette École normale qu'il eut l'occasion de défendre avec force, contre Garat, ministre de l'Intérieur et commissaire général de l'Instruction publique (et professeur, lui aussi) ses convictions sur le sens moral, sur la faculté naturelle de penser de notre être intérieur, sur la parole première, sur la matière non-pensante. Garat était un brillant orateur mais un piètre écrivain, Saint-Martin était son contraire. Les concepts de Garat et Condillac étaient des dégénérescences de ceux de Locke et de Kant, ceux de Saint-Martin se réclamaient du Verbe lui-même et, donc, régénéraient la pensée de ses auditoires. La vitalité de sa foi augmentée de sa réputation contribuèrent à la réhabilitation de l'illumination au siècle des Lumières.

« *Le rayon lumineux, par lui, pénétrait à travers la nuée des ténèbres, et pouvait éclairer, dans toute sa pureté, la raison et le cœur* ».

« *Des Pierres furent jetées aux fronts des goliaths* ».

Sa mission terminée, il s'en retourna à son enfer d'Amboise vivre d'une maigre rente l'empêchant de rendre visite à son ami Liebisdorf. Une chaire d'histoire à Tours le tenta ; sa notoriété eut été son aide la plus précieuse pour obtenir un poste, voire occuper de plus hautes fonctions dans le corps enseignant (l'Institut national par exemple créé cette année-là). Nommé membre des électeurs du département, cette tâche l'occupait une dizaine de jours par mois. Ces deux utopies matérielles que sont la politique et l'éducation le portaient naturellement à l'action correctrice. La publication de sa « *Lettre à un ami sur la Révolution française* » nous éclaire sur sa volonté de répandre sa théorie sur la Théocratie. Éducation, politique et religion, voilà un ternaire infernal que dénonce Saint-Martin, il veut leur

substituer un ternaire divin, Providence, Destinée et Volonté humaine, si sublime dans son « *Tableau des rapports...* ». C'est ce double ternaire entrecroisé qui servira plus tard le principe synarchique.

1795 est aussi, pour Saint-Martin, l'année de sa connaissance, via Kirschberger, du théosophe allemand von Eckartshausen. Là aussi, il se trouve en contradiction avec les théosophes de son siècle et plus spécialement ici sur l'arithmosophie. Il plaint le conseiller munichois de faire parler les nombres par l'addition. Le Verbe parle par les nombres dans la multiplication. En 1796, Saint-Martin, 7 ans avant sa mort, fait le retour sur ses amours d'antan. Et l'objet de ses interrogations fait rencontrer Boehme et Martinez dans la question de la résipiscence. Qu'en est-il du repentir de l'homme ? La postérité de l'homme doit-elle se repentir de la prévarication d'Adam ? Sur ce point Saint-Martin assimile les deux écoles martinézistes et boehmiennes à des époux bien partagés.

En 1797, Saint-Martin brûle d'envie de revoir Strasbourg. Il remet sa visite à son cher ami bernois Kirchberger, et, pour se faire pardonner, re-compose pour lui ses « *Stances sur l'origine et la destinée de l'homme* ». Il affine en parallèle son « *Éclair sur l'association humaine* ». Un passage par Petit-Bourg et quelques échanges épistolaires avec Divonne, d'Eckartshausen, Lavater et Young-Stilling, leur témoignent son admiration pour leur dévouement à la cause spiritualiste. Et puis, toujours des échanges avec Kirchberger sur des expressions utilisées par Boehme et sur lesquelles Saint-Martin désire être éclairé. L'un traduit les confessions, l'autre l'Aurore et les « Quarante questions de l'âme ».

1796-1797 : son échec lors du concours de l'Académie de Berlin, 12 ans plus tôt, allié au réconfort que lui apportait son duel oratoire avec Garat, renforçait Saint-Martin dans son désir de faire connaître au public la position des spiritualistes sur notamment la prédominance de la pensée sur les signes qu'elle produit. Il devenait philosophe, collaborant à la construction, voire la reconstruction de la cité. Mais son ambition ne s'arrêtait pas là, Saint-Martin voulait voir son

influence gagner le terrain des institutions politiques et morales de la nation. Ses études de droit de jeune homme pouvaient l'aider. Cela le conduisit à publier pour l'Institut ses « *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'Institut...* ». L'année suivante, son livre des « *Erreurs et de la vérité* » est frappé par l'inquisition espagnole. Saint-Martin ne semble pas affecté par cette décision : le catholicisme n'est pas le christianisme.

1799, coup d'état de Bonaparte, Joseph de Maistre publie à Lausanne ses « *Considération sur la France* ». C'est une bien mauvaise année pour Saint-Martin. Alors qu'il veille à consoler son ami Kirchberger, courroucé qu'on lui refuse une traduction de Boehme, et qu'il se montre ferme sur ce sujet, l'ami bernois meurt subitement. Saint-Martin s'en voit affecté profondément. Ses correspondances sont une émulation pour lui, Kirchberger permet à Saint-Martin d'expliciter ses méditations, et d'aller plus loin dans la justification de ses pensées. Par Kirchberger, Saint-Martin s'instruisait de la progression des autres mystiques tels Divonne, Young-Stilling ou Lavater. Il ne lui reste plus qu'un ami : Jacob Boehme. C'est probablement parce qu'il se reproche de n'avoir pas aidé Kirchberger à publier son « *Abrégé de Boehme* », qu'il écrit son « *Esprit des choses* », en 1800, publié deux ans plus tard et qui est une introduction préparatoire aux écrits de Jacob Boehme. Il se définit lui-même, en ayant écrit ce livre, comme le *balayeur du Temple*.

Peut-être sans s'en apercevoir l'a-t-il écrit pour que l'on puisse entrer dans ce merveilleux petit Temple, dédié au Verbe régénéré et que représente l'une de ses plus belles œuvres « le Ministère de l'Homme-Esprit ». On y distingue le juif portugais, le Silésien et le Bernois, mais surtout on y voit le Réparateur adombrant son disciple.

En 1802, Saint-Martin affine ses traductions de « *La triple vie de l'homme* », des « *trois principes de l'essence divine* », et des « *Quarante questions sur la vie de l'âme* » de Boehme. S'il ne put rencontrer ni Voltaire, ni Rousseau, l'invitation du peintre Neveu à l'École polytechnique pour dîner avec Chateaubriand ne le laissa pas

insensible. Son livre « *Le Génie du christianisme* » appelait des commentaires de la part du théosophe. Saint-Martin se réjouit de ce dîner, Chateaubriand s'en moque, mais en 1807, il se repent.

« *Monsieur de Saint-Martin était un homme d'un grand mérite, d'un caractère noble et indépendant. Quand ses idées étaient explicables, elles étaient élevées et d'une nature supérieure* ».

Matter nous prépare à la transition du Philosophe Inconnu :

« *Tant qu'il y aura dans ce monde un être intelligent qui fera de l'idéale pureté du sentiment et de la pensée la sérieuse affaire de son existence, nous verrons toujours des candidats à la question de la Grande Affaire* ».

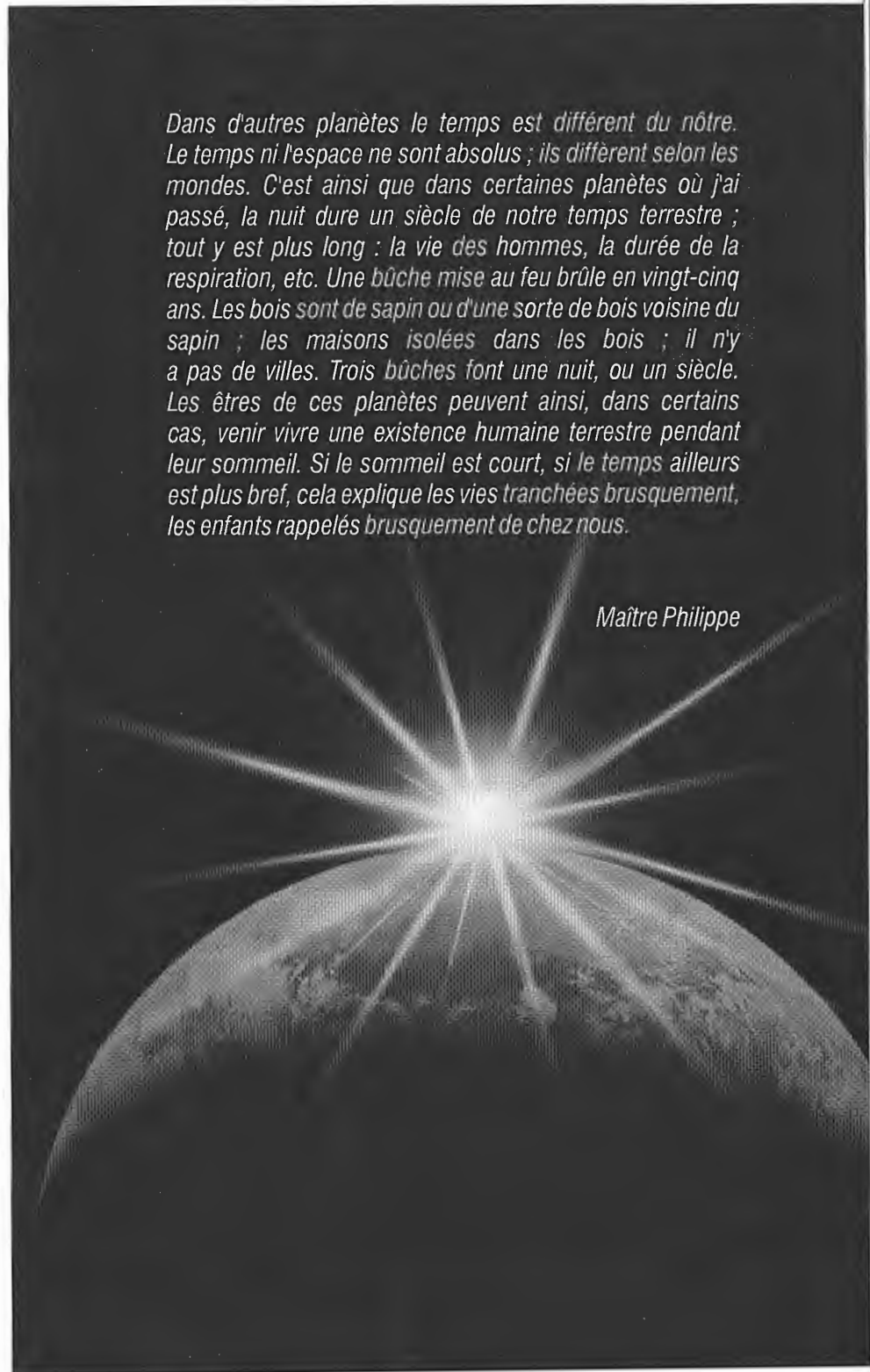


1803 est une bien mauvaise année pour la France, le consul Bonaparte vend la Louisiane pour armer sa flotte d'invasion de l'Angleterre. L'Académie des sciences morales disparaît ; monsieur de Saint-Martin aussi. Un bien beau jour, donc, que ce treizième jour d'octobre à Aulnaye près de Paris pour Louis-Claude de Saint-Martin. Il meurt d'une apoplexie, voulons qu'il meure en prière. « *La mort est une promotion* » disait-il ; il passe dans la classe des Esprits Supérieurs, de ceux qui sont dans la Lumière, de l'autre côté du voile, peut-être pour mieux nous instruire ? Peut-être aussi pour que Dieu puisse mieux se mirer dans la splendeur et la douce Lumière de son âme ?



*Dans d'autres planètes le temps est différent du nôtre. Le temps ni l'espace ne sont absolus ; ils diffèrent selon les mondes. C'est ainsi que dans certaines planètes où j'ai passé, la nuit dure un siècle de notre temps terrestre ; tout y est plus long : la vie des hommes, la durée de la respiration, etc. Une bûche mise au feu brûle en vingt-cinq ans. Les bois sont de sapin ou d'une sorte de bois voisine du sapin ; les maisons isolées dans les bois ; il n'y a pas de villes. Trois bûches font une nuit, ou un siècle. Les êtres de ces planètes peuvent ainsi, dans certains cas, venir vivre une existence humaine terrestre pendant leur sommeil. Si le sommeil est court, si le temps ailleurs est plus bref, cela explique les vies tranchées brusquement, les enfants rappelés brusquement de chez nous.*

Maître Philippe



Par monsieur Régis Piot,  
historien de la ville d'Amboise.

Claude-François de Saint-Martin décède le 11 janvier 1793. Il avait 76 ans et laissait deux enfants : Louise-Françoise, 53 ans, et Louis-Claude, 50 ans.

### La Bibliothèque

L'inventaire de ses biens est réalisé le 1<sup>er</sup> février 1793.

Le recensement fait apparaître que 102 volumes sont classés « *divers et dépareillés* », sans autre mention, ni titre, ni auteur ; mais 11 titres répartis en 105 volumes sont susceptibles d'être analysés. Tous sont en français. On peut les répartir en 4 catégories.

1) ceux à caractère religieux :

- un **catéchisme de Montpellier** en deux volumes,
- **Les caractères** de Théophraste en deux volumes,
- **L'Histoire de la Bible**,
- **L'Histoire ecclésiastique** en 35 volumes de l'abbé Fleury (1672-1723) qui fut un homme remarquable de son temps (précepteur d'enfants princiers, confesseur du jeune Louis XV, il fut très apprécié par les intellectuels contemporains).

2) ceux à caractère moral et éducatif :

- le **Traité du vrai mérite**, un traité d'éducation sans nom d'auteur.

3) ceux à caractère historique :

- **Les jours dans les cours des princes chrétiens**, en 9 volumes,
- **Les causes célèbres**, une chronique judiciaire en 9 volumes.

4) ceux à caractère informatif et technique :

- la **Brochure administrative des finances**, par Necker,
- **Histoire du Parlement de Paris**, par Voltaire.

La composition de cette bibliothèque semble correspondre à celle d'un noble de province, soucieux de religion, d'histoire et, en même temps, de son époque.

On ne sait pas si Louis-Claude, son fils, eut accès à cette bibliothèque. Vraisemblablement !

Mais ce qui est certain, c'est que les livres furent tous vendus ; seul le produit de la vente fut partagé entre le frère et la sœur.

### L'héritage

Pendant 7 jours, du 28 janvier au 6 février 1793, une équipe de notaires, dont le principal est Legendre, de fondés de pouvoirs, d'experts, procède à l'inventaire de ses biens, *meubles, titres et papiers* selon la formule consacrée ; et, aussi, immeubles : 2 seulement, un à Paris qui échoira à sa fille et l'autre, la closerie de Montaimé à Chandon près d'Amboise qui reviendra à Louis-Claude. Mais, curiosité, l'immeuble et domicile de la rue des Minimes ne fait pas partie du partage ; peut-être était-il en location ou appartenait-il à la veuve ? Aucune mention de l'inventaire ne permet de tirer une conclusion.

Préalablement au partage, le notaire Legendre, grand ordonnateur de l'opération, avait fait évaluer les deux propriétés de Paris et de Chandon ; il avait aussi fait procéder à la vente du contenu des immeubles de la rue des Minimes et de Chandon (l'immeuble de Paris étant en location). Quant aux rentes, il avait lui-même fait cette évaluation lors de l'inventaire en janvier et février. Après avoir fait le bilan de ce qui devait être partagé (c'est-à-dire les biens plus l'argent produit par la vente moins les frais), il reste 181.500 livres environ. Contrairement à ce qu'avait avancé en son temps Jeanne d'Orliac, écrivain local, c'est très loin d'être une somme ridicule ; au contraire, puisqu'en ce temps-là un ouvrier gagnait un peu plus d'une livre par jour.

Pour être complet, il faut savoir qu'une bonne partie de l'héritage provient de celui qu'avait fait Claude-François de son oncle paternel

Claude-François Poncher, doyen des maîtres des requêtes au Conseil d'état à Paris, qui possédait un office que ses parents lui avaient acheté pour 100.000 livres : l'immeuble parisien, rue Planche, et l'énorme rente placée par Claude-François de Saint-Martin sur les Lusignan grâce à la vente de l'ancien domicile de l'oncle à Paris. Il est vrai que Claude-François de Saint-Martin ajouta des rentes et aussi l'acquisition en 1751 pour 10.210 livres de la Closerie de Montaimé.

Les seuls héritiers étant ses deux enfants, Louise-Françoise, âgée de 53 ans, épouse non commune en biens avec son mari Antoine Auguste des Herbiers de l'Étenduère, et Louis-Claude, âgé, lui, de 50 ans, 2 lots sont constitués et un tirage au sort effectué : à la sœur le lot n°2, au frère le lot n°1.

Ainsi, chaque héritier disposera de **90.758 livres 18 sols 11 deniers**.

Le lot n°2, celui de la sœur, comprend :

- 1) le reste des 12.458 livres 9 deniers, produit de la vente des immeubles dont il faut défalquer des dettes, soit 6.060, 19, 3;
- 2) la moitié du produit de la vente de l'argenterie, soit 562, 5;
- 3) les rentes diverses, soit 61.733, 1, 6;
- 4) la maison de la rue Planche à Paris, soit 19.500;
- 5) et enfin la location et les arrérages du sieur Troussier, locataire de cette maison, soit 2.900 livres.

Le lot n°1, celui du frère, comprend :

- 1) le produit des rentes, soit 66.842, 11;
- 2) la moitié du produit de la vente de l'argenterie, soit 562, 5;
- 3) le produit de la vente à Jamain, vigneron à Chandon, soit 355;
- 4) et enfin la closerie de Chandon, soit 23.000.

L'aisance de la famille Saint-Martin est notoire puisque J.-P. Froger écrit dans *Amboise, sa région entre révolution et contre-révolution*, qu'en 1794, Saint-Martin est classé parmi les riches d'Amboise et doit

acquitter un impôt de 1.200 livres ; il a quatre domestiques ; en 1796, il est imposé de 800 livres. Nous savons aussi que Louis-Claude possédait des prés et des vignes qui lui assuraient de confortables revenus.

Quant à la sœur, elle possédait par son premier mariage avec Denis Aubri la seigneurie et le château de Beauvais qu'elle vendit à la fin de la révolution au sénateur Clément de Ris, héros d'une triste affaire (voir *Une ténébreuse affaire*, de Balzac).

Toutefois, il semble aussi que la fortune familiale allait diminuant : l'oncle Poncher avait laissé un héritage confortable à Claude-François, héritage qu'on ne retrouve pas intact à la mort du neveu en 1793. Claude-François achète certes la closerie de Montaimé en 1751, c'est-à-dire avant d'hériter, pour 10.510 livres mais, en 1791, il vend le Petit et le Grand Buisson pour 14.000 livres à Vincent Fossereau qui doit encore 6.527 livres 1 sol 7 deniers. Pourquoi cette vente ? Le manque d'argent... ?

On peut sans trop de risque avancer l'explication commune à tant de familles nobles à la fin de l'ancien régime : l'appauvrissement progressif de la noblesse dont beaucoup de membres ne travaillaient pas. Claude-François vivait de ses rentes et du travail de quelques paysans qui lui louaient des terres et du seul closier de Chandon, petite exploitation de tout juste 10 hectares.

Lorsque Louis-Claude meurt en 1803, la closerie, où il avait séjourné plusieurs fois pendant ses 10 ans de propriété, revint à sa sœur qui, veuve depuis 1794, la revend en 1804. Après avoir changé plusieurs



Par Bruno Fouquet

En 1890, l'Ordre martiniste est florissant. Il est vite nécessaire de penser à en contrôler les ramifications. On nomme alors des délégués généraux chargés de l'inspection des chapitres trop éloignés du pouvoir central parisien. On leur délivrerait bientôt des « diplômes d'honneur » pour « services rendus ». Papus en dresse la liste<sup>1</sup> : pour la France, Barlet est chargé de l'ouest, Doinel de la région de Montségur, Chamuel du sud et la Lorraine semble revenir à un vieux maçon d'Haroué<sup>2</sup> nommé Auguste Leclair - tout en sachant que la région abrite également la personne (déjà réputée en 1890) de Stanislas de Guaita<sup>3</sup> qui, en tant que membre du Suprême Conseil martiniste, a aussi son mot à dire, comme on va le voir.

Pour situer la lettre suivante dans son contexte, faisons tout de suite le point sur la rencontre Papus - Guaita puisque ce sont eux ici les principaux interlocuteurs. Cela nous oblige à remonter dans le temps, deux ans plus tôt, à la genèse de l'Ordre martiniste, société qui n'avait pas encore d'existence formelle en 1888. Fin 1889, c'est d'abord le Groupe Indépendant des Études Ésotériques<sup>4</sup>, fondé par Papus, qui part en lutte contre le matérialisme et qui se charge de rassembler les

<sup>1</sup> Voir les rapports du Groupe indépendant d'études ésotériques (G.I.E.E.) dans les numéros de *l'Initiation* 1890, 1891 ; et voir aussi les statuts à la bibliothèque municipale de Lyon. Ce Groupe, fondé par Papus vers décembre 1889, eut pour objet de promouvoir les sciences occultes et de former des « membres instruits » destinés à l'OKRC ou un peu plus tard au martinisme ; voir *l'Initiation* n°3, décembre 1889.

<sup>2</sup> Haroué est un village de Meurthe-et-Moselle, près de Nancy.

<sup>3</sup> Natif d'Alteville, près de Tarquimpol, Guaita, à partir de 1882, résida de façon alternée à Paris (successivement rue des Écoles, rue de Tournon, rue de Pigalle et avenue Trudaine) et en Lorraine où il passe une bonne partie de l'année près de sa mère, au château d'Alteville, quand ce n'est pas dans son appartement de Nancy, au 27 place Carrière.

<sup>4</sup> *l'Initiation* parut pour la première fois en octobre 1888. La première fois qu'il est question du GIEE, c'est dans *l'Initiation* n°4 de janvier 1890. On y apprend que l'inauguration a eu lieu le 18 décembre 1889 dans les salons de la bibliothèque internationale des œuvres féminines au 21-23 passage Saulnier à Paris. 50 personnes, trois orateurs : Papus, l'éditeur Chamuel et Guaita. La deuxième réunion, qui eut lieu le 29 janvier au même endroit, décida de l'attribution des trois commissions. Les finances pour Chamuel, la propagande pour Lejay et l'enseignement pour Guaita. Il faut attendre 1891 pour que l'Ordre martiniste, muni désormais d'un suprême conseil, devienne le cercle intérieur du GIEE.

sympathisants de l'occulte. Gérard Encausse, fraîchement nommé Papus<sup>5</sup>, s'était d'abord immiscé dans les milieux théosophiques français. Entouré de Louis Dramard<sup>6</sup>, de René Caillié et d'Albert Fauchaux (Charles Barlet), c'est en tant que membre de la loge Isis qu'il fait ses premières apparitions sur la scène spiritualiste parisienne. Une brochure qui paraît durant l'été 1887, *l'Occultisme contemporain*, lui permet de parler pour la première fois de l'occultisme occidental et de ses hérauts : Albert Jounet, Roca, Barlet, Lady Caithness, autant de noms qui en effet auront une place de choix dans ce renouveau occultiste. Il n'oublie pas, dans ses éloges, de noter le « merveilleux style » d'un jeune représentant de la nouvelle génération, Stanislas de Guaita, poète déjà, et auteur d'une brochure de 32 pages intitulée *Au Seuil du mystère* (1886). Papus lui-même n'est pas bien vieux en 1888 ; il n'a que 23 ans. Mais cela n'est pas pour lui faire obstacle. Même les trois années de service militaire qui l'attendent ne l'empêchent pas de fonder en octobre de cette année-là, alors qu'il partage son temps entre la caserne, les réunions de la nouvelle *Hermès*<sup>7</sup> et la faculté de médecine, la *Revue philosophique indépendante des hautes études, l'Initiation*<sup>8</sup> en un mot. Cette revue, destinée peu à peu à détrôner la *Revue théosophique*, gagne à sa cause bon nombre de collaborateurs et de sympathisants, parmi lesquels on compte d'anciens théosophes, amis de Papus, tels que Polti, Barlet, Chamuel et Lejay<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> C'est en 1887 que Gérard Encausse endosse pour la première fois ce pseudonyme dans un article du *Lotus*, revue tenue par le théosophe Gaboriau.

<sup>6</sup> Dramard devait mourir peu de temps après, le 15 mars 1888.

<sup>7</sup> La loge Hermès était née de la dissolution de l'Isis, à la mort de Dramard, son président. Les tensions qui régnaient alors au sein de la fragile branche française étaient en partie causées par la rivalité entre Papus et Gaboriau qui se disputaient la relève de Dramard, le successeur légal s'étant effacé. Finalement, l'Isis fut dissolue par le Colonel Olcott et l'Hermès prit sa place, moins Gaboriau. Voir *Papus* par Marie-Sophie André et Christophe Beaufils, Berg International, 1995, pp.36 et suivantes.

<sup>8</sup> Le nom donné à cette revue vient peut-être du titre d'un poème de Lucien Chamuel (Mauchel), « l'Initiation » tout entier dédié à son ami Papus. Ou bien est-ce un clin d'oeil au célèbre article de Barlet du même nom, paru la première fois dans le *Lotus* en 1887 ? Enfin, Faut-il y voir si tôt une référence à l'« initiation » prônée par Louis-Claude de Saint-Martin dans ses livres ?

<sup>9</sup> Voir *l'Initiation*, juin 1890.

C'est à cette période de « recrutement » - que Papus fait appel à Stanislas de Guaita. Cependant, leur rencontre est différée à cause de la santé défaillante du lorrain durant l'année 1888. On l'apprend dans ce qui semble être le premier courrier échangé (printemps-été 1888) entre les deux jeunes hommes c'est Papus qui parle :

« Joséphin Péladan et Godde m'ont beaucoup parlé de vous et je regrette fort qu'une indisposition qui sera je l'espère légère me prive de faire votre connaissance. »<sup>10</sup>

Mais l'indisposition est durable. Guaita est cloué au château d'Alteville durant un an, souffrant et « interdit de tout travail ».<sup>11</sup> Les deux hommes attendront le début de l'année 1889 pour faire connaissance. Dans cette même lettre, Papus annonce son intention de créer *l'Initiation* et propose à Guaita d'y collaborer. Ce dernier accepte de bon cœur. Rappelons que depuis la mort de *la Revue des Hautes Études*<sup>12</sup> de Caillié, il se retrouve plus ou moins sans tribune. Et ce n'est pas *le Magicien* de Louis Mond<sup>13</sup> qui peut suffire à promouvoir les *Essais de sciences maudites*<sup>14</sup>. A cette même époque sans doute, et dans ce même entourage naissent les premiers S.I. martinistes, et ce bien

<sup>10</sup> Lettre de Papus à Guaita n°1, que Robert Amadou date de printemps-été 1888. Voir fonds Stanislas de Guaita de l'Ordre martinisme, *l'Initiation* n°1 (1989).

<sup>11</sup> Lettre de Guaita à Georges Montière, février 1888, fonds privé Coxe. La maladie ne le quittera jamais vraiment cette année-là : « Je t'aurais déjà remercié de ton magnifique présent si je n'avais pas été sérieusement malade ces huit jours... », lettre n°66, datée de l'été 88, *Lettres inédites de Stanislas de Guaita au Sâr Joséphin Péladan*, aux éditions rosicruciennes, Lausanne, 1952. Lettre n°47 (qui doit dater de décembre 88) : « Je ne puis, dans l'état de ma santé, passer à Paris qu'un terme très restreint ».

<sup>12</sup> Revue fondée en 1884. Anciennement appelée *l'Anti-matérialiste*, elle devint la *Revue des Hautes Études* à partir de 1886 et jusqu'en 1887.

Guaita s'en serait détaché de toutes façons, à cause de la présence du fameux abbé lyonnais qui deviendrait son pire ennemi fin 1886.

<sup>13</sup> Cette petite revue occultiste, lyonnaise semble-t-il, était tenue, depuis 1886 déjà, par Louis Mond - Elisa Reymond en réalité - chiromancienne en relation avec les occultistes parisiens dans la seconde moitié des années 1880.

<sup>14</sup> 15 octobre 1888, Papus annonce dans ce 1<sup>er</sup> n° de *l'Initiation*, l'introduction au *Serpent de la genèse (Au Seuil du Mystère)* pour le n°2. Lettre de Papus à Guaita n°2, fonds Stanislas de Guaita de l'Ordre martinisme, *l'Initiation* n°1 (1989).

avant que la structure de l'Ordre<sup>15</sup> fût définitivement établie. Le premier local où se réunit le Conseil fraîchement érigé semble être d'ailleurs le même qui servait depuis peu (1887) à l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix de Péladan et de Guaita, c'est-à-dire la résidence même de Guaita à Paris (qu'il partageait à l'époque avec Péladan) : l'appartement de la rue Pigalle.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à l'activité martiniste en lorraine, l'organisation de Papus fleurit si bien en 1890 qu'on nomme des Délégués dans les régions. Une belle confiance s'est installée entre Papus et Guaita qui se sont échangés leur initiation (OM et OKRC). *Ils forment à eux deux, à partir de 1890, les deux extrémités d'un axe Paris-Nancy.* Comme témoignage de ce lien entre les deux pôles martinistes, cette lettre de 1893 dont la composition elle-même prise en charge par deux émetteurs distincts donne un aperçu du fonctionnement hiérarchique de l'Ordre. Cette lettre, bien qu'inédite, a pourtant déjà été évoquée, et cela à trois reprises par Paul Vulliaud, Christophe Beaufiles et Marie-Sophie André dans leur ouvrage respectif<sup>16</sup> : *Histoires et portraits de Rose-Croix* en 1987, *Joséphin Péladan en 1993* et *Papus, biographie* en 1995. Mais toujours sur le même mode, celui de la dérision, à tout prix. Cette lettre provient du fonds Papus de la bibliothèque municipale de Lyon. Nous livrons ici ce texte dans son intégralité. Nous avons respecté la mise en page ainsi que l'orthographe.<sup>17</sup>



<sup>15</sup> Marie-Sophie André annonce mi-88 pour la fondation de l'OM. Papus et Doinel datent la naissance de l'Ordre vers 1887, du moins dans sa première forme. C'est possible vu que Papus reçut de Delaage en 1882 une initiation martiniste. Une chose est sûre, c'est que la première mention de l'existence de l'Ordre martiniste « moderne » ne figure que tardivement, dans *l'Initiation* de février 1889. Le Suprême Conseil est fondé en 1891.

<sup>16</sup> Paul Vulliaud, *Histoires et portraits de Rose-Croix*, Archè Milano, 1987. Christophe Beaufiles, *Joséphin Péladan, essai sur la maladie du lyrisme*, Jérôme Million, 1993. Marie-Sophie André et Christophe Beaufiles, *Papus, biographie*, Paris, Berg international, 1995.

<sup>17</sup> Nous noterons ainsi la faute - elles sont rares sous la plume de Guaita - au mot « inoportune ».





### Urgent et confidentiel

Nancy 13 décembre 1893  
Cher F.: Papus

Je viens de recevoir de M. de Guaita une autorisation régulière de constituer une loge martiniste à Nancy et j'en ai tous les éléments en main.

M. Mme Cézard , Hartenberger S.: I.: sont d'accord avec moi pour cette fondation. De plus, nous avons un certain nombre de bons candidats en expectative.

Malheureusement une charte régulière a été délivrée il y a deux ans à Auguste Leclaire, ancien juge de paix à Haroué, pour la constitution d'une loge en cette ville. Or il est de notoriété publique ici, que M. Leclaire, d'ailleurs notre ami personnel à tous, est atteint d'une grave maladie mentale ; il n'est pas d'extravagances qu'il ne fasse publiquement en se recommandant du pouvoir central.

Il s'est bien engagé d'honneur à se démettre de tous ses pouvoirs reconnaissant lui-même que son état de santé est de nature à compromettre le fonctionnement régulier du martinisme en Lorraine mais dans l'état d'exaltation où il se trouve, il est à craindre qu'il oublie ses promesses et ne demeure un danger permanent. Déjà, à la suite de ses excentricités, une *descente de police* a été opérée ce matin dans le local que nous destinons à nos réunions et il est providentiel que nulle pièce secrète n'ait été saisie.

Parmi les pièces que nous avons pu mettre en sûreté se trouvent son diplôme et les cahiers martinistes, que M. de Guaita n'avait pas pu lui

refuser en raison de son diplôme de Président de loge délivré par vous (d'ailleurs sans date). M. de Guaita prend sur lui de mettre les objets sous scellé jusqu'au jour où le Pouvoir central lui donnera l'ordre de détruire le diplôme et de ne plus communiquer les cahiers.

*Il s'agit d'agir vite* car l'exaltation de M. Leclaire est au paroxysme. Nous attendons des ordres.

Cette lettre est *strictement confidentielle* pour le Président du Suprême Conseil.

Fraternellement en YHVH

Vu et approuvé

Cézard S.: I.:

Goutière-Vernolle S.: I.:

Avocat

Directeur de *la Lorraine Artiste*

Président de la loge de Nancy

Vu et approuvé  
Pierre Hartenberger S.: I.:

Mon cher Papus,

Je ne puis que confirmer tout ce que notre ami Vernolle te dit dans cette épître. J'ajouterai que ne pouvant rien faire que de provisoire, il me faut des pouvoirs réguliers pour casser Leclaire au cas où il ne tiendrait pas sa parole dont je le sommerai.

Il se déclare publiquement Jésus-Christ et le Paraclet, et fait folie sur folie. Que faire s'il continue à se prévaloir de son diplôme que je puis prendre sur moi de confisquer mais non de détruire ?

Nous avons l'idée de prendre prétexte de la descente de la police de ce matin, pour lui dire que

nous renonçons à rien faire à Nancy, l'heure étant inopportune (sic) et d'agir à son insu.

Amicalement à toi.

Guaita

Membre du S.:C.:Mart.:



Si l'on dépasse son caractère anecdotique, cette lettre a le mérite de mettre en lumière un personnage peu connu de l'histoire du martinisme. Le journaliste Emile Goutière-Vernolle (1855-1927). D'origine belge installé à Nancy, il eut un rôle actif dans le milieu culturel nancéien<sup>18</sup>. Contemporain des artistes de l'Ecole de Nancy dont il partage les convictions esthétiques et sociales, il s'engage à leur côté pour la promotion de l'art lorrain sous toutes ses formes : art décoratif, beaux-arts, musique, littérature, poésie et théâtre. Dès 1882, ce nancéien joue un rôle décisif auprès des jeunes poètes. Il est directeur du *Nancy-Artiste* (devenue *Lorraine-Artiste* en 1888), revue qui sert de tremplin aux jeunes littérateurs. C'est donc très tôt qu'a lieu la rencontre Guaita-Vernolle, bien avant l'arrivée du martinisme en Lorraine - qu'on peut situer vers 1889-1890. Un premier témoignage nous apprend qu'ils se connaissaient déjà en 1884. C'est l'époque où Maurice Barrès lance tant bien que mal ses *Tâches d'encre* sur la

18 « Le 4 avril 1895, un groupe lorrain de décentralisation s'est constitué. Il a comme président Gaston Gavet, jeune professeur de la Faculté de Droit, assisté de Goutière-Vernolle et de Goulette, le directeur de *l'Est Républicain*. Ce groupe approuve la *Ligue nationale de décentralisation* qui réclame une décentralisation administrative. Il demande aux parlementaires de refuser tout crédit pour l'Exposition Universelle prévue à Paris cinq ans plus tard, car ce projet va entraîner une surcharge excessive des budgets et nuire à l'activité de la province. Le Conseil général de Meurthe et Moselle appuie cette démarche et il est suivi par d'autres Conseils généraux de province. La Presse nationale s'en mêle durant plusieurs mois. La *Ligue* constate avec satisfaction : « les progrès faits à la Chambre par le Parti de Résistance à l'Exposition ». Mais le projet d'Exposition parisienne de 1900 n'est pas abandonné, et la manifestation rencontre un grand succès. » Voir le site sur l'Ecole de Nancy. On apprend aussi que Vernolle était membre de nombreux comités et associations. Il participa à la fondation de l'Université Populaire avec Charles Keller, Emile Gallé, Pierre-Emile Nicolas et Jean Grillon. Il fut aussi membre du Comité directeur de l'Ecole de Nancy dès 1901.

scène parisienne. Il est alors dans l'attente des réactions du public. Il demande les derniers potins à son ami Guaita resté à Nancy. Dans une lettre-réponse, Guaita s'exécute le 5 décembre 1884 : « Vernolle juge que tu es exclusivement paradoxal et que ton but est d'épater le bourgeois<sup>19</sup> ». C'est bien analysé de la part de Vernolle. A ses débuts, Barrès est effectivement prêt à faire parler de lui, et ce par tous les moyens.<sup>20</sup>

En 1886, paraît dans le *Nancy-Artiste* un article de Péladan sur *Au Seuil du mystère* de Guaita. Cela vient d'une requête de Vernolle. Ce journaliste avouant à Guaita son incapacité à écrire « un article sérieux » sur *Au Seuil*, espère que Péladan plus qualifié - s'acquittera de cette tâche. Le jeune mage nîmois, déjà célèbre, ne peut refuser cela à cet « admirateur inconnu », d'autant plus que Guaita appuie sa demande<sup>21</sup>. La même année, Guaita lui rend la pareille en y plaçant son « Joséphin Péladan et son éthopée ». En réalité, on l'apprend dans une lettre de Guaita à Louis Mond, l'objectif de Vernolle était de consacrer tout un numéro à l'occultisme<sup>22</sup>. En 1888, Vernolle prête une nouvelle fois à Guaita les colonnes de sa revue pour un hommage à Barrès, « Monsieur Maurice Barrès ». La *Lorraine-Artiste* sert aussi de tribune aux martinistes belges comme Francis Vurgey, dont la loge Kumris, installée à Anvers, devient le principal centre papusien du Pays. C'est sans doute dans ces circonstances que Vernolle est amené au martinisme. On peut même supposer que Guaita y fut pour quelque chose. Quoi qu'il en soit il semble, à la lecture de cette lettre, que « M. Guaita » ait une forme d'ascendant sur Vernolle : C'est de

19 Maurice Barrès, *Départ pour la vie*, Plon, 1961, p 233.

20 Dans ses *Cahiers*, Barrès raconte qu'il était allé au musée de Nancy admirer un tableau de Friant en compagnie de Vernolle vers 1897. *Mes Cahiers*, tome I (1896-1898), Plon, 1929. Vernolle fut plus tard, pendant la période boulangiste, un ami politique de Maurice Barrès.

21 Voir lettres n°61 et 75, *Lettres inédites de Guaita à Péladan*, Dantinne, op. cit. Voir aussi la lettre de Guaita à Péladan, été 1886, qui figure dans une réédition rare du *Temple de Satan* de 1975 chez Robert Dumas, présentées par René Druge et publiées 15 ans plus tard p176 des *Dossiers H, L'Age d'Homme* : *Les Péladan*, 1990 : « La lettre ci-jointe de Vernolle te prouvera qu'il est allé au devant de ton désir. »

22 Lettre daté du 5 octobre 1886. Avignon : Bibliothèque municipale, manuscrit 4866.

Guaita qu'il vient de recevoir l'« autorisation régulière de constituer une loge martiniste à Nancy ». C'est encore « M. Guaita » qui prend la responsabilité de confisquer ses titres au président de loge. C'est enfin « M. Guaita » qui prend la plume en fin de lettre pour confirmer les propos de Vernolle, comme un sceau faisant foi.

Vernolle est président de loge. Guaita, membre du Suprême Conseil. C'est à Papus, président du Suprême Conseil que revient le droit, et en l'occurrence le devoir, d'arrêter à distance les folies de ce pauvre Leclair. Ce magistrat à la retraite avait reçu sa charte environ deux ans auparavant, en décembre 1889<sup>23</sup>. Aux dires de Vernolle, ses « excentricités » pouvaient « compromettre le fonctionnement régulier du martinisme en Lorraine ». Des risques si grands laissent à penser que ce Leclair était bien Délégué martiniste pour la Lorraine.

Nous n'avons pas poussé plus loin les recherches sur ce malheureux Leclair ni d'ailleurs sur ces autres martinistes lorrains dont il est question dans la lettre : Cézard et Hartenberger. Nous terminerons d'ailleurs cet article par un appel, car la part d'ombre est grande qui couvre l'histoire du martinisme en Lorraine ou en Belgique à l'époque de Papus. Pourtant ces lieux semblent bien avoir été aussi le théâtre d'intéressants épisodes de l'Histoire du martinisme en particulier et de l'occultisme d'une façon plus générale. Sinon comment expliquer les réunions en ces contrées d'hommes tels que Péladan, Vurgey et Brossel ? Respectivement président et secrétaire de la loge martiniste « Kumris » à Bruxelles, ces derniers gagneraient à être plus connus. C'est tout une page du martinisme belge qui serait mis en lumière du même coup. A ce sujet, Dominique Dubois<sup>24</sup> attirait mon attention il y a peu sur la présence d'un document - n°2408 au catalogue Dorbon de la *Bibliotheca Esoterica* - document qui semble nous rappeler qu'il existe encore dans des fonds privés, ici ou là, des mines

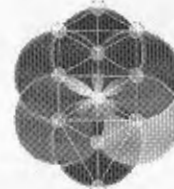
<sup>23</sup> Voir *Initiation* n°3, décembre 1889 : le G.I.E.E. déclare qu'« une autre charte a été également délivrée pour la fondation d'une autre branche à Haroué près (de) Nancy (Meurthe-et-Mozelle) sous la présidence de M. Auguste Leclair 33° et S. I. »

<sup>24</sup> Auteur de la biographie (attendue pour bientôt) sur Jules Bois, ce journaliste de l'occulte.

d'informations utiles à la bonne compréhension de ce qu'était le martinisme au XIXème siècle. Voici les premières lignes de cette notice :

« Kumris » : branche du Groupe indépendant d'Etudes Esotériques affiliée à l'Ordre de la R+C, et Loge régulière de l'Ordre Martiniste à l'O. de Bruxelles. Recueil d'environ 182 documents divers recueillis, de ses débuts jusqu'à sa fin, par son secrétaire, Nicolas Brossel, montés sur onglets et reliés en un vol. pet. In-f°, plein chagrin rouge, triple filet à l'intérieur, dos orné. Ex-libris kabbalistique N. Brossel.

Avis de recherche !



*Ces mêmes gens des grandes villes font, d'un autre côté, un grand honneur à l'espèce humaine, car ils s'occupent tellement de leurs plaisirs, de leur gloire, et des jouissances de leur esprit, que vous ne pouvez avoir accès auprès d'eux que sous ces sortes de rapports ; ils ne vous supposent ni le manque de fortune, ni le manque de force, ni le manque de circonstances favorables pour votre développement, ils regardent l'homme comme étant dans la région supérieure, et au dessus de toutes les entraves de ce monde, tandis qu'eux mêmes sont liés triplement de toutes ces entraves qui le composent.*

*Louis-Claude de Saint Martin*

## Études tentatives - 1<sup>ère</sup> partie (présentation de Philippe Collin)

Par Marie Lalande

### *En hommage à Marie Dosne<sup>1</sup>*

Les personnages controversés ont les rôles les plus importants dans l'histoire de l'ésotérisme. Zhora, née Olga Chestakow à l'état civil, en fait partie<sup>2</sup>. Elle est plus connue sur la scène ésotérique sous le nom de *Marie Lalande*, la seconde épouse du Dr Emmanuel Lalande (Marc Haven 1868-1926), et devint, par le fait, une intime de Monsieur Philippe.

Née à Odessa, dans la nouvelle Russie, le 1<sup>er</sup> décembre 1877, elle est la fille de Léonid Nicolaïew Chestakow et de Olga Eugevnia Gagarine (1853-1937). Sa mère Olga, est la sœur du prince Anatole Gagarine, conseiller d'État et maître de la cour de l'Empereur de Russie, Nicolas II.

Nous savons de son adolescence qu'elle fut semée d'épreuves qui la préparèrent à la rencontre ultime. Mariée à Paris le 6 novembre 1895 à Herbert Augustus Marshall (1860-1912), ce couple eut trois enfants : Philippe (1900-1966), Victoire (1904-1953) et Marie (1907-2003). S'étant mariée à l'âge de 17 ans et ayant changé de pays, de genre de vie et de milieu, Olga Marshall sombra, en 1897, par suite de maladies et d'épreuves diverses, dans une crise de dépression intense. Pendant deux ans les médecins l'assistèrent en permanence. En 1898, son mari

<sup>1</sup> Troisième enfant de Marie Lalande, Marie Marshall, épouse Dosne, née au Clos Landar en mai 1907, s'est éteinte en mars 2003, âgée de 96 ans. En donnant les *Etudes Tentatives* de sa mère, nous lui rendons ainsi un dernier hommage de reconnaissance pour tous ces entretiens passés en sa compagnie.

<sup>2</sup> Lors de l'achat du Clos Landar, elle congédia Monsieur Chapas (1863-1932) qui s'installa tout près, au Clos Santa Maria, ancien couvent des Ursulines. « *Les relations entre Madame Lalande et Monsieur Chapas n'étaient pas très chaudes, et on en a toujours ignoré les raisons* », nous a confié un témoin... Seul Max Camis (1895-1985), un ami intime de Monsieur Chapas, a rapporté : « *Quant aux relations avec la demeure voisine, elles ont été très différentes de ce que l'on peut imaginer. Les rapports humains, dans leurs variantes, déjà si indécélables, peuvent encore dépasser les dimensions connues et se suffire d'un silence soutenu, plus constructeur* »... Monsieur Chapas gardait le silence sur cette situation.

devant faire un voyage en Angleterre, elle l'accompagna pour s'arrêter à Lyon où elle devait rejoindre sa mère qui venait de s'y installer. C'est à ce moment qu'elle rencontra celui qui la soigna définitivement : Monsieur Philippe.

Après le décès de Monsieur Philippe en 1905, elle avait été inquiète des difficultés que pouvait avoir à traverser Madame Philippe (1859-1939) et sa mère, Madame Landar (1831-1911), restées seules, et avait demandé à son mari s'il avait quelque objection à venir habiter le Clos Landar avec l'accord du Dr Lalande. Une location-vente du Clos fut décidée et les Marshall y firent bâtir une deuxième maison reliée au laboratoire de Monsieur Philippe. Le déménagement fut prévu pour novembre 1906, époque à laquelle la construction devait être achevée.

La vente définitive eut lieu le 23 novembre 1909 et Olga Marshall en devenait légitimement la propriétaire. Le 30 avril 1912 Madame Marshall devint veuve. S'ensuivit son mariage avec le Dr Lalande, en mars 1913 dans le Var, où ils firent construire une somptueuse villa sur la côte, avec sa plage et son port privés. Ainsi ils quittèrent presque définitivement le Clos Landar, trop coûteux à entretenir.

Ruinée complètement par la révolution russe d'octobre 1917, Olga Lalande était devenue comme obsédée par le souci du lendemain et le manque d'argent. Elle recherchait toutes les possibilités de s'enrichir de nouveau. C'est ainsi qu'un jour de 1930, elle demanda à Michel de Saint Martin (1894-1988) de creuser dans la grande cuisine du Clos Landar, car elle avait entendu dire qu'un ancien trésor y était caché. Michel de Saint Martin s'exécuta sur son insistance, mais aussi par curiosité, et fit des trous partout où on pouvait creuser dans la maison. On assista alors au spectacle vraiment étonnant de la maison du Maître devenu un vrai champ de bataille.

Elle apprit un métier, celui de fermière, et vendait son lait à Lentilly, près de l'Arbresle. La qualité de son lait était d'ailleurs réputée dans la région. Nous avons retrouvé des gens qui s'en souviennent encore.

Il était loin le temps de l'écrivain qu'elle avait été. Rappelons seulement que c'est sur le conseil de Monsieur Philippe que Madame Marshall (Marshall à l'époque) avait publié dans *L'Initiation*, sous le nom de Zhora, ses *Études tentatives*. Cela déplaisait au Dr Emmanuel Lalande (ils n'étaient pas encore mariés à l'époque) qui saisissait toutes les occasions pour dire sa façon de penser sur les femmes écrivains. Un jour, il fut beaucoup plus violent que d'habitude et au moment où Alfred Haehl allait intervenir pour la défendre, se tournant vers Monsieur Philippe, lui dit : « Qu'en pensez-vous ? » et, à la stupéfaction de Alfred Haehl, Monsieur Philippe répondit : « Mais oui, Dac ! ».

Comme tous les grands artistes, son œuvre littéraire est liée aux grands événements de sa vie (naissance de ses enfants, mariage et joies intérieures). Elle publie dans la revue *L'Initiation*, chère à Papus, en 1901 et 1902 sous le fameux *nomen* mystique de Zhora, dans la revue *Psyché* en 1913 puis en 1930 et 31, sous d'autres pseudonymes.

Au décès de Sédir en 1926, Émile Besson (1885-1975) la pressentit même pour écrire la rubrique « Directives », chère aux lecteurs du *Bulletin des Amitiés Spirituelles* :

« *Nous envisageons de reprendre la Revue. Une personne qui, pendant toute sa vie, a été une amie très intime de Monsieur Philippe serait disposée à nous écrire chaque mois un article qui serait dans la pure tradition de Monsieur Philippe, pour remplacer celui qu'écrivait notre Sédir. (Vous pouvez savoir, vous, qu'il s'agit de Madame Lalande, la veuve du Dr Lalande - Marc Haven - qui vient de mourir)...* »<sup>3</sup>.

Émile Besson voulait ainsi remplacer la plume de l'écrivain mystique ; c'est beaucoup dire, sans trop en dévoiler, sur l'évolution spirituelle de ce personnage hors du commun ! Mais le projet d'Émile Besson,

<sup>3</sup> Lettre inédite d'Émile Besson, datée de l'Arbresle le 20 septembre 1926.

opposé à Michel de Saint-Martin, Médéric Beaudelot et Paul Derain, ne trouva pas d'aboutissement.

Plus tard, Marie Lalande fit quelques timides apparitions, littérairement parlant. En 1934, en collaboration avec André Lalande<sup>4</sup>, Lucien Chamuel, Jules Legras<sup>5</sup>, J. Durand<sup>6</sup> et Justin Maumus<sup>7</sup>, elle publie *Marc Haven*<sup>8</sup>, une biographie sur son second mari, puis en 1935, elle donne ses *souvenirs* sur Monsieur Philippe à la revue *Astrosophie*<sup>9</sup>.

Ce n'est qu'en 1948, soit cinq ans avant son décès, que, reprenant la plume, elle publie *Lumière Blanche*<sup>10</sup>, un peu énervée par le contenu du livre du Docteur Weber-Bauler : *Philippe, guérisseur de Lyon à la Cour de Nicolas II*<sup>11</sup>, souhaitant ainsi réfuter page par page les différents chapitres du livre.

Ph. Collin

\*  
\* \*

<sup>4</sup> André Lalande, frère d'Emmanuel Lalande, né à Dijon en 1867 et mort à Asnières en 1963. Docteur ès Lettres en 1899 avec une thèse sur « L'idée directrice de dissolution opposée à celle d'évolution dans la méthode des sciences physiques et morales », il enseigna à la Sorbonne de 1904 à 1937, puis à l'université Fu'ad du Caire de 1937 à 1940. Il est l'auteur de *La Psychologie des jugements de valeurs* (1928), *Les Illusions évolutionnistes* (1930) et *La Raison et les Normes* (1948). Il fut le directeur et le principal rédacteur du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1902-1923).

<sup>5</sup> Jules Legras (1867-1939), agrégé d'allemand, a entrepris de grands voyages en Russie (dès 1890) et fut l'artisan de la renaissance des études slaves en France au moment de l'alliance franco-russe.

<sup>6</sup> J. Durand, auteur d'une thèse pour le doctorat économique *Les Sociétés d'assurances mutuelles agricoles*, Université de Paris. Faculté de droit, Paris, E. Larose, 1912.

<sup>7</sup> Justin Maumus (1865- ?), receveur des postes et des télégraphes, mit au point et compléta *l'Histoire du canton de Trie*, de Charles Brun, 1928.

<sup>8</sup> *Marc Haven (le Docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, É. Pythagore, 1934.

<sup>9</sup> « Mes souvenirs du Maître Philippe », *Astrosophie*, n°4, octobre 1935, pp.165-171.

<sup>10</sup> *Lumière Blanche, évocation d'un passé*, Lyon, imp. Audin, 1948.

<sup>11</sup> *Philippe, guérisseur de Lyon à la Cour de Nicolas II*, Baudry-Neuchatel, La Baconnière, 1944.

### Aperçu bibliographique

« La croix », *L'Initiation*, n°7, avril 1901.

« Les clichés », *L'Initiation*, n°8, mai 1901.

« L'éternité », *L'Initiation*, n°9, juin 1901.

« La matérialisation d'Adam », n°11, août 1901.

« La souffrance », *L'Initiation*, n°1, octobre 1901.

« Involution », *L'Initiation*, n°2, novembre 1901.

« Études tentatives : préface », *L'Initiation*, n°3, décembre 1901 ;

« le mysticisme », n°4, janvier 1902 ;

« le spiritisme », n°5, février 1902 ;

« le matérialisme », n°6, mars 1902 (reproduit dans le n°8, mai 1905)

« l'antipathie », n°7, avril 1902 ; « l'amour divin », n°8, mai 1902.

« Attraction », *L'Initiation*, n°9, juin 1902.

« Veillez et priez », *L'Initiation*, n°10, juillet 1902.

« Les Évangiles », *L'Initiation*, n°1, octobre 1902 ; n°2, novembre 1902 ; n°3, décembre 1902.

*Études tentatives*, préface de Papus, Paris, éd. de *L'Initiation*, 1903.

*Marc Haven (le Docteur Emmanuel Lalande)*, en collaboration avec André Lalande, Chamuel, Jules Legras, J. Durand et Justin Maumus, Paris, Ed. Pythagore, 1934.

« Mes souvenirs du Maître Philippe », *Astrosophie*, n°4, octobre 1935, pp.165-171.

*Lumière blanche, évocations d'un passé*, Lyon, imp. Audin, 1948.

\*  
\* \*

Je me suis souvent demandé comment on pourrait écrire un livre ; non pas pour expliquer Dieu, car, cela serait une pensée presque monstrueuse, en elle-même ; mais pour rapprocher autant que possible la compréhension du Divin de notre connaissance.

Certes, Dieu est inexplicable et ceux qui veulent l'expliquer prouvent par là qu'ils ne le connaissent pas. Ceux qui le connaissent s'inclinent.

Mais il est des côtés de Dieu, des aperçus de son Être divin, qui, sans se prêter davantage que Lui-même aux explications humaines, peuvent être, pour ainsi dire, éclairés d'une manière plus acceptable qu'ils ne le sont généralement dans les traités scientifiques.

Pourquoi Dieu nous intéresse-t-il ?

Parce que nous nous *souvenons* de Lui et que sans Lui nous ne *serions* pas.

Et cependant, nous *sommes*.

Dieu est.

Nous sommes.

Voilà de quoi nous avons conscience, voilà ce que, incessamment, nos esprits cherchent à approfondir.

Des calculs, des travaux, des démonstrations même, peuvent satisfaire les savants ; des sermons, les croyants ; mais qu'est-ce qui saurait donc remplir les *cœurs* de l'humanité entière ?

Serait-ce l'action ?

Sans doute, tout acte, et même toute bonne volonté sincère pour le bien, mûrit le cœur ; mais il ne saurait en profiter si Dieu n'en prenait pas pitié.

Dieu guide toute homme qui cherche, et c'est en Lui demandant en toute notre humilité et toute notre ignorance de nous éclairer, que nous voulons tenter la description de certains sujets qui semblent prendre un intérêt suprême en ces jours-ci.

Ce serait surtout de Dieu et de la magie que nous voudrions parler aux cœurs de ceux qui écoutent.

Si l'homme savait ce qu'il fait lorsqu'il touche à n'importe quelle question de l'infini, il se déchausserait, comme Moïse le fit en tremblant devant le buisson ardent, sous lequel éclatait la présence de Dieu. Il laisserait ses chaussures, c'est-à-dire la *volonté propre*, en disant :

« Ayez pitié de moi, Seigneur ! »

« Ayez pitié de nous, Seigneur, et aidez-nous à voir clair dans ce que nous allons tâcher d'entrevoir, et prier de comprendre, c'est-à-dire la différence du Bien et du Mal en toutes choses. »



Dieu nous a enseigné que la magie était fausse. Pourquoi ? Parce qu'elle est volontaire.

Il y a deux sortes de magies que nous voudrions définir ainsi : 1° la magie quotidienne ; et 2° la magie agressive.

Entre ces deux-là, il n'y a pas une aussi grande différence qu'on pourrait le supposer ; elles font également commettre des crimes, l'une autant que l'autre, quoique d'une façon différente. Toutes deux ont leurs racines dans l'égoïsme, dans l'amour de sa propre personne.

Si l'énergie est une force supérieure, un don de la part de Dieu, la volonté entêtée ne l'est certainement pas.

La magie proprement dite jette le désordre et l'effroi autour d'elle, afin d'arriver au bénéfice personnel de celui qui s'en sert ; elle est donc criminelle.

L'aveuglement volontaire contre le bien d'autrui, la poursuite acharnée de son avantage à soi se réduit à la même définition de caractère : nuire à tout par sa volonté propre.

Ceci, à des degrés différents bien entendu, existe chez tout le monde, se trouve en chacun de nous.

Le magicien emploie des agents invisibles, ils se poussent mutuellement au mal volontaire ; le criminel, ou l'homme qui ne connaît pas ces moyens-là, se sert d'autres expédients, qui sont plus à sa portée. Le dernier ne s'enchaîne par la suite que dans le domaine physique ou matériel ; le premier, plus malheureux encore en ce qu'il a davantage perdu de sa personne, s'enchaîne partout où il a agi.

La souffrance, pour lui, sera répercutée par toutes ses actions, ainsi que par des échos innombrables créés de sa propre voix.

Pourquoi la magie est-elle foncièrement mauvaise à toute créature ?

Parce qu'elle *prend*, par elle-même et souvent de force, ce que Dieu ne lui accorde pas ?

Quel bien peut-il jamais résulter d'un pareil état de choses ?

Toute magie n'est pas mauvaise, dira-t-on, la magie qui produit des guérisons, par exemple ?

Puis enfin la magie des recherches scientifiques, celle-là pourrait même avoir une noble cause !

Bien certainement la *cause* est noble, mais le moyen d'y parvenir l'est-il autant ?

Si le Ciel ne nous juge pas encore capables de recevoir et de porter un de ses secrets, que gagnons-nous en l'extorquant de force, tout en le pervertissant ?

Et si celui qui guérit un mal, étant un agent mauvais, le redouble autre part, qu'y gagnons-nous encore ?

Tout ceci n'a trait qu'à notre système solaire, car les esprits qui nous entourent ne pourraient eux-mêmes révéler que bien peu de chose, ou presque rien, sur les secrets et les lois exactes des autres systèmes plus ou moins rapprochés qui peuplent l'univers.

Mais voici où vient se placer, sous nos regards, le point le plus terrible du pouvoir de la magie. C'est celui qui devient Esprit.

Il y a telle chose divine qui, en l'exprimant par une lettre, ou par un signe, se transforme en la magie la plus terrible qui puisse exister ; car il ne faut pas changer l'Esprit de plan ni de compréhension. S'il est donné à quelqu'un de comprendre l'Esprit, qu'il le comprenne comme tel, qu'il l'adore comme tel, qu'il ne cherche pas à le traduire en cercle, pentagramme ou tout autre signe.



« Tu ne te feras point d'images taillée, *ni de représentations quelconques* des choses qui sont en haut dans les cieus, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point, »

fut la première loi de Moïse. (Exode, XX, 4-5<sup>12</sup>). Et

« les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité »

a dit Jésus-Christ. (saint Jean, 4, 23-24.)

En esprit et en vérité, et non en image et en perversité pour notre propre compte et par nos jugements.

Quel est après ceci le péché impardonnable, celui contre l'Esprit Saint. (saint Mathieu, 12-31.)

Jugez-en vous-mêmes.

Pourquoi ne peut-il pas être remis, pardonné ?

Parce que l'Esprit, qui peut tout remettre, peut tout changer dans son immense miséricorde ; que pourrait-il faire à celui qui l'a violé lui-même, qui a commis le crime le plus épouvantable qui puisse exister ?

Celui qui l'a commis, connaît tout, donc il n'a plus rien à apprendre. Il a tout fait, tout forcé ; tout s'est incliné sur son passage, il ne lui reste donc rien à faire. Il ne lui reste plus d'action possible, donc plus de vie. Oh ! être misérablement malheureux, qu'as-tu fait de ton âme, de ton étincelle vivante et divine ?

<sup>12</sup> Texte publié par la Revue L'Initiation, n°3 de décembre 1901.

Mais Dieu le Père ne détruit pas ; d'âge en âge, de millions de créations en millions d'êtres, l'esprit qui s'est réduit à ce point-là, par la volonté personnelle *volontaire : je veux*, se pétrifie et redevient chaos.

Celui qui a pitié passe. Il voit par l'Esprit *Saint* la peine incommensurable, inimaginable de cette pétrification morte, de cette âme-pierre. Il se sacrifie, il pénètre ces ténèbres atroces à voir, et combien plus à endurer. Il donne sa vie pour la reprendre, car telle la loi qu'il a reçue de son Père qu'il peut quand Il le veut la perdre pour la retrouver.

« Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. » (saint Jean, 10-18.)

Il la perd, Il souffre et Il la retrouve finalement, dans des éternités sans nombre, au centuple.

Cela nous fait frémir, rien que d'y penser, et nous ne pouvons pas même le concevoir de la manière dont cela est.

Pourquoi le Christ est-Il le couronnement du Père, pourquoi est-Il l'Agneau sans tâche, l'unique exemple, Lui *Seul* absolument pur ?

Parce que Lui seul a pu dire :

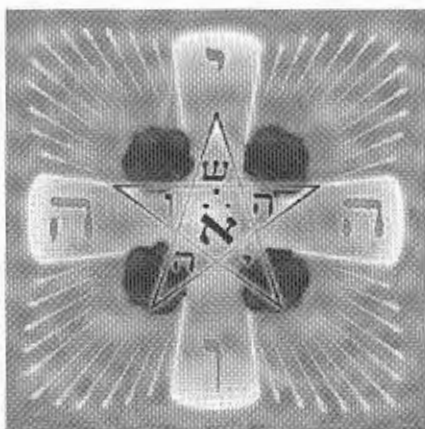
« Je ne puis rien faire de moi-même, selon que j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (saint Jean, 5-30.)

Pourquoi est-Il la *Vérité*, la *Vie* et le *Chemin* ? Parce que Lui seul agit en connaissance de cause, parce qu'il se contente d'être le Fils, que le Père lui donne son esprit (saint Mathieu, 12-18.) et qu'ayant voulu être le dernier et non le premier, Il a devancé les autres par son humilité et son obéissance.

L'univers sait que Lui seul ne trahira jamais le Père, et l'univers lui obéit.

L'univers sait que l'Esprit abonde en Lui et à son tour il l'a choisi comme exemple facile à suivre !

Avant de nous mettre à n'importe quelle œuvre, faisons taire un moment le tumulte qui est en nous et demandons de tout cœur : «Père, que ta volonté soit faite et non la mienne » ; puis, si au moment même, nous sentons comme un aiguillon secret nous avertir que ce que nous allons faire n'est point la volonté de Celui que nous avons invoqué, ayons le courage d'y renoncer !



Le mysticisme est, comme toute chose, très peu connu dans sa véritable nature.

Les uns croient que ce sont des rêves plus ou moins valides, une sorte d'enivrement, de bercement de soi-même, facile à obtenir et pernicieux à suivre. D'autres traitent les mystiques de fous, et fort peu de personnes savent que le mysticisme est un travail de l'âme, tout comme un autre.

Lorsqu'un mystique est parvenu au sommet de sa propre valeur, il sait qu'il n'est rien et que s'il peut, en s'efforçant d'être fidèle jour et nuit, suivre un certain fil de conduite, il n'est arrivé à l'état d'avoir conscience d'un guide quelconque, que par la grâce de ce dernier, et que ses propres efforts à lui n'ont tendu qu'à la laisser pénétrer plus facilement en lui-même. Une fois cette grâce enlevée, il sait qu'il serait le plus inutile, le plus misérable entre les hommes. Le véritable mysticisme n'est point un rêve, c'est un travail ardu et constant qui nous mène à l'appréciation plus ou moins juste de sa propre nullité.

Le but du mystique est de suivre pas à pas celui qui le guide et dont les ordres sont précis quoique sa bonté soit grande.

Nous ne pouvons décrire le mysticisme dans toute son étendue, car il embrasse toute chose, et comme tel il a aussi ses écueils. Notre sujet se divise en plusieurs parties préparatoires et auxiliaires.

Nous voudrions qualifier les intuitions et les pressentiments de préparatoires ; les rêves et les visions d'auxiliaires.

Mais quel sera alors le véritable *pouvoir* du mysticisme dira-t-on ?

Nous sommes bien tentés de répondre, malgré tous les sourires qui nous attendent : *il n'y a de vraie puissance sur cette terre, comme ailleurs, que celle de la prière.*

De la prière qui ne commande pas, mais qui *implore*.

Si le mystique est bien guidé, il n'implorera point que se produise un fait ou s'accomplisse une chose, qui serait contraire à la volonté de celui qu'il reconnaît comme supérieur à lui-même. Et l'extase, nous objectera-t-on encore, ce fruit divin de longues années de travail d'un mystique patient et soumis, n'occupe-t-elle pas la première place dans le mysticisme ?

Nous pensons qu'aucune chose ne peut y avoir plus d'importance qu'une autre, car toutes les questions sont égales devant Dieu, et un véritable mystique voudrait tenter à se rapprocher de Dieu lui-même et non à trouver sur sa route des choses pour son plaisir ou son avantage personnel. L'extase occupera donc plus la dernière des places *et il n'en parlera pas* ; car si Dieu par son guide veut lui faire connaître quelque chose d'utile à lui-même ou à ses semblables, il peut le faire sobrement, clairement, en une pensée subite, ou quelques brèves paroles. Dieu n'a pas besoin de l'extase, mais l'homme se fatigue et son maître étant bon, lorsqu'il voit que son enfant est las, le console et le prend dans ses bras. L'âme du mystique tressaille à ce contact, mais, soyons-en sûrs, que si cette extase, eût-elle duré une minute ou une heure, *fût vraie*, les lèvres de celui qui l'aura éprouvée seront closes à ce sujet. Nous le sentirons peut-être dans son être, à son expression, mais *il n'en parlera pas*, car il sait que ce qui lui a été donné à éprouver n'est point à lui, mais lui est, au contraire, infiniment supérieur. Comment oserait-il porter la main, afin de se l'approprier, sur ce qui n'est point dans son pouvoir de se procurer ?

Si nous avons, tout à l'heure, voulu qualifier les intuitions et les pressentiments de *préparatoires*, c'est parce que ce sont eux qui nous donnent tout d'abord la conviction, vacillante encore, que des avertissements ou des messages divers peuvent nous arriver, à nous personnellement, de ce que nous nommons l'Invisible.

Les rêves peuvent déjà *aider* les mystiques à s'orienter dans leur vie ; cependant, ils occupent aussi une grande place parmi les écueils du mysticisme. Comment savoir quel rêve est vrai ?

Il faut être à ce sujet extrêmement sincère avec soi-même, et si l'impression du rêve persiste malgré vous, le soumettre à Dieu en prière. Cette dernière explique bien des choses auxquelles on n'avait point l'habitude de penser à sa lumière.

Les rêves sont souvent envoyés pour nous guider ; il faut en parler le moins possible, surtout lorsqu'ils concernent la vie quotidienne, déjà assez compliquée ; prier et tâcher de suivre la lumière qu'on entrevoit, voilà la route à suivre dans ces cas-là.

Les visions sont plus trompeuses encore que les rêves ; quand un mystique voit quelque chose, en plein jour, ou à n'importe quelle heure, il devrait d'abord tâcher *de ne pas* la voir ; si elle séjourne quand même auprès de lui, il doit s'en rapporter à son guide et se fier à ses conseils.

On ne peut *choisir* un guide ou bien *se prendre* un guide par force ou prédilection (du moins si l'on veut arriver à de bons résultats). Tout homme qui cherche *de tout son cœur*, devrait dire : « Eclairer-moi, Seigneur, afin de faire le bien, *selon votre volonté* », et si le Ciel consent à ce qu'il ait un guide spécial, soit par vision, clairaudience ou intuition personnelle, il l'aura, mais il n'est possible à personne qui veut arriver à bien, nous le répétons, d'en prendre un par sa propre volonté.

Dieu seul sait ce qui est bon pour nous, et Dieu seul peut juger de quelle manière Il veut nous faire travailler ou avancer ; nous ne le savons pas et, par conséquent, nous nous effaçons.

Ceci n'est point du tout pour dire qu'il y ait des personnes dépourvues de guides pendant que d'autres en possèdent. Loin de là. Il s'agit ici simplement des rapports plus ou moins sensibles ou conscients qui peuvent exister entre guide céleste et créature humaine, et dont il est question dans ces pages comme étant du domaine très précis du mysticisme.

La vision ayant passé, et l'homme en ayant pris connaissance, il s'y conformera ensuite ; mais voici le grand écueil, c'est de se laisser aller à la contemplation prolongée de n'importe quelle communication de l'Invisible, car ceci tend à exagérer à ses propres yeux l'importance de l'homme et à amoindrir celle de la cause ou du but de la vision elle-même.

Un véritable mystique ne reviendra jamais, sans ordre spécial de son guide céleste, sur aucune des révélations qui lui auront été accordées.

Il n'oserait point empiéter sur un terrain qu'on lui permet de parcourir, mais qui n'est pour cela pas encore à lui.

C'est en ceci que se laissent tromper bien des personnes qui croient aux visions ; elles pensent y être pour quelque chose, tandis qu'elles n'y sont pour rien.

Les images passent, la vie bat son plein, les mystiques ont peut-être quelque chose à apprendre, peut-être quelque chose à exécuter sur cette terre, mais ils ne doivent point se croire maîtres du courant de vie qui les entraîne.

Qui peut donc *devenir* mystique, est-ce un chemin ouvert à tout le monde ?

En ce qui concerne la *prière*, oui, tous peuvent être des mystiques ; quant aux diverses manifestations du mysticisme, cela est et restera toujours entre les mains de Dieu. On ne saurait forcer ces choses-là par de bons moyens. « Heureux ceux qui ont le *cœur pur*, car ils verront Dieu » (*Mathieu*, 5-8), a dit le Christ, celui qui est chef de toutes choses et que chacun devrait désirer pour guide direct dans ce chemin si difficile du véritable mysticisme.

A quoi reconnaitrons-nous les mystiques s'ils ne doivent point se faire connaître eux-mêmes ?

Nous ressentirons en leur présence une paix plus grande, et il résultera de nos rapports avec eux un désir plus ardent de faire le bien.

Or, il est une dernière question qui se rattache étroitement au sujet que nous venons de traiter ; c'est le pouvoir *curatif* que prétendraient avoir les mystiques déjà entraînés dans la voie. Ce pouvoir peut *exister*, mais ne saurait être *commenté*, reposant, comme il le fait, sur certaines conditions de la prière qui lui seront seules favorables.

Les apôtres ont guéri de cette manière et ils ne s'en sont jamais glorifiés. La preuve existe qu'ils ne l'ont point fait par la magie, car lorsque, peu après sa conversion, Simon le magicien, étant frappé des guérisons qu'effectuaient les apôtres, leur demanda de lui vendre de ce pouvoir, afin que ceux auxquels il imposerait les mains reçussent également le Saint-Esprit (*Actes*, 8, 19, 20), la réponse de Saint Pierre fut plus que catégorique.

Voici ce que faisaient les apôtres, et, à ces conditions-là, tous les disciples d'aujourd'hui guériront toujours ceux qui leur seront indiqués.

Un malheureux se présentait devant l'apôtre et lui demandait de le guérir parce qu'il connaissait le don de l'apôtre. Celui-ci à son tour connaissait la grâce du Sauveur et Son pouvoir de la transférer où il Lui plairait.

L'apôtre avait pitié du malade, il lui imposait les mains et ce dernier était guéri. Pourquoi ?

Parce que l'apôtre, ayant fait *abstraction de lui-même*, avait eu pitié, et à cause de ces deux choses, ainsi que des deux personnes qui demandaient, la grâce était descendue, l'homme avait été libéré de quelques-uns de ses péchés, ce qui lui permettait d'être libéré de quelques-unes de ses infirmités. Une chose ne va pas sans l'autre et l'effet physique ne peut être produit sans la cause morale.

Or nul ne peut remettre les causes, c'est-à-dire les péchés que Celui qui a tout pouvoir, et c'est pour cela que nous ne pouvons rien accomplir, nous ne pouvons que demander.

Qu'est-ce alors que l'imposition des mains ?

Tout simplement l'identification de la personne qui a pitié avec celle qui implore la pitié. Afin qu'une miséricorde quelconque soit efficace, l'identification entre elle et son objet s'impose absolument.

Les apôtres ne donnaient pas de leur force, ils ne faisaient point d'efforts personnels, ils unissaient humblement et en prière l'objet de pitié avec la grâce qu'ils imploraient. Non pas :

« Je t'impose ma main, malade qui viens à moi, sois guéri »,  
mais

« Seigneur, nous ne pouvons rien, il est malade, je suis impuissant, mais si cela est ta volonté, tu peux nous guérir, nous te le demandons en pleine confiance et soumissions. »

Oui, alors la grâce descendra pleinement, et la personne malade sera exaucée.

Il est une loi immuable, puisque Dieu lui-même l'a suivie, c'est celle de l'identification extérieure du principe qui rachète avec celui qui souffre; et l'imposition des mains en est simplement le type.

Ce que nous avons voulu dire n'a peut-être pas été bien exprimé, mais, si les lecteurs ont bien voulu nous suivre jusqu'ici avec indulgence, nous sommes sûrs qu'ils trouveront eux-mêmes quoi demander avec confiance à leur Divin Réparateur, afin de pouvoir mieux suivre la route qui leur a été tracée.<sup>13</sup>

à suivre.

<sup>13</sup> Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°4 de janvier 1902.



Nous avons reçu de monsieur Robert Amadou la lettre recommandée suivante datée du 22 janvier 2004 :

« Ayant été mis en cause dans votre publication (*L'Initiation*, n° 4 de 2003, pp. 309-310), je vous prie et éventuellement je vous requiers, conformément à la loi, d'imprimer dans votre plus prochain numéro, en même lieu et place et dans les mêmes caractères, ma réponse dont le texte suit. Salutations empressées ».

C'est en 1945-1946 que j'ai fait mon entrée publique dans la carrière saint-martinienne : co-fondation de l'association des « Amis de Saint-Martin » (1945) ; publication du n° 1 de son bulletin, *Les Cahiers de l'homme-esprit* (1946) ; *Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme* (Le Griffon d'or, 1946). En 1946 encore, « Les Amis de Saint-Martin » organiseront, à Amboise, avec le concours de la municipalité, la pose d'une plaque commémorative sur une fausse maison natale du Philosophe inconnu. L'erreur me fut dénoncée en 1977 (voir « Chronique saint-martinienne VII », janvier 1978 ; cf. *L'Initiation*, n° 4 de 1978, pp. 246-247) et elle fut réparée, à ma suggestion, avec la pose par M. Michel Debré, alors maire d'Amboise, qui connaissait et aimait notre théosophe, d'une nouvelle plaque sur la maison natale authentique, le 26 novembre 1978. On pourra lire un résumé de l'épisode, dont j'ai retracé ailleurs le détail, dans *L'Initiation*, n° 1 de 1979, p. 60-61, avec une image de la cérémonie.

Robert Amadou

### Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Dans le numéro 2 de 2003 de la revue, j'avais eu le plaisir de vous présenter une biographie de Joseph de Maistre, due à la plume de **Jean-Marc Vivenza** et publiée par « Pardès ». Aujourd'hui, je tiens à vous présenter, du même auteur, chez le même éditeur et dans la même collection (*Qui suis-je ?*)<sup>1</sup> **Une biographie de Louis-Claude de Saint-Martin**. Le rôle éminent que tint le « Philosophe Inconnu » en son époque, ô combien *bouillonnante* dans le domaine des idées, et l'influence qu'il eut sur les sociétés de pensée comme auprès des francs-maçons et des théurges, est mis en valeur tout au long de cet ouvrage qui nous fait pénétrer au cœur même de la pensée illuministe que Saint-Martin illustra si bien dans ses œuvres. De Martinez de Pasqually, son premier guide, à Jacob Boehme, son véritable modèle mystique, l'on voit se construire la pensée propre de Saint-Martin qui se poursuit, ouvrage après ouvrage, dans le contexte révolutionnaire de cette fin du 18<sup>e</sup> siècle. L'auteur nous montre bien comment Saint-Martin observait avec attention les événements qui secouaient la France et son œil éclairé et critique nous conduit à une compréhension plus aiguë de la Révolution et du rôle que la Providence joua en cette occasion. Comme ce fut le cas pour Joseph de Maistre, nous trouvons en annexe l'étude du thème astral de Louis-Claude de Saint-Martin.

Aux éditions rosicruciennes, dans la collection martiniste, **Xavier Cuvelier-Roy** publie un roman initiatique sous le titre de « **Sursum Corda** »<sup>2</sup>. À la fois historique et fictionnel, ce roman se nourrit de trois entretiens entre Louis-Claude de Saint-Martin et un personnage imaginaire du nom de Guillaume de Martignas. Trois entretiens, trois thèmes : l'œuvre au noir, les fausses lumières et le baiser de l'ange. De nombreux sujets sont ainsi abordés ; kabbale, alchimie et théurgie forment l'ossature de ces entretiens. L'auteur, avec un réel talent et un

<sup>1</sup> Éditions Pardès, BP 47, 45390 Puisseaux, novembre 2003, 128 pages, 10 €.

<sup>2</sup> Diffusion rosicrucienne, château d'Omonville, 27110 Le Tremblay novembre 2003, 240 pages, 14,50 €.

sens aigu de la pédagogie, parvient à rendre plus accessible la pensée de Saint-Martin qui, avouons-le, n'est pas toujours d'accès facile. Bordeaux, Strasbourg, Aulnay, les années s'écoulent au rythme des rencontres et, chaque fois, Martignas retrouve Saint-Martin pour échanger avec lui quelques propos toujours empreints de confiance et d'amitié. Faisant suite à ces entretiens, l'auteur nous offre l'intégrité de la notice biographique que Jean-Baptiste-Modeste Gence, contemporain du Philosophe Inconnu, publia en 1824 à Paris. Cette biographie est considérée comme étant la plus ancienne connue. L'ensemble se clôt sur une bibliographie des principaux ouvrages de et sur Louis-Claude de Saint-Martin. Reconnaissons, sans flatterie aucune et en toute liberté, que cet ouvrage de Xavier Cuvelier-Roy (qui nous honore de sa fidélité d'abonné) trouvera une place de choix dans toute bibliothèque consacrée à Saint-Martin.

Après les « symboliques » de Versailles, des cathédrales, du Mont-Saint-Michel et de Paris, les Éditions du huitième jour publient « **Symbolique du labyrinthe** »<sup>3</sup>, un luxueux ouvrage richement illustré et signé **Jean-Pierre Bayard**. De la célèbre légende du Minotaure et de ses multiples interprétations jusqu'aux labyrinthes d'église, l'auteur nous entraîne dans un monde merveilleux où le rêve le dispute à la réflexion. Faisant, en observateur averti, la distinction entre les labyrinthes chrétiens, compagnonniques et initiatiques, Jean-Pierre Bayard nous fait pénétrer dans ce monde mystérieux où se perd si facilement celui qui n'a ni le courage ni l'intelligence ni le vrai désir de revoir la Lumière au sortir des difficiles épreuves qui parsèment le chemin du cherchant. Il suffit pourtant d'entrer dans quelques cathédrales pour rencontrer, dès le seuil, un labyrinthe que l'ignorant foule aux pieds sans le voir et qui n'est là que pour nous enseigner les grandes lois de la spiritualité. L'auteur nous convie également à réfléchir sur certains divertissements dont le labyrinthe n'est pas absent : les fameux jeux de miroirs, attraction majeure des fêtes foraines, sont riches d'enseignement comme le sont certains jeux tels le tarot ou le jeu de l'oie. Mais encore faut-il avoir des yeux pour voir...

<sup>3</sup> *Symbolique du labyrinthe*, éditions du huitième jour, 2003 114 pages, 20 €.

Je voudrais à présent attirer l'attention des lecteurs sur un livre petit par ses dimensions mais grand par sa portée. Il s'agit d'une suite de méditations qu'**Anselm Grün** a menées sur « **Le mystère de l'amitié** »<sup>4</sup>. Il est vrai que l'amitié est en soi un mystère, peut-être plus profond que celui de l'amour, car elle réunit deux êtres qui n'ont *a priori* rien en commun et qui vont partager des moments très forts. L'auteur prend bien soin de nous prévenir cependant que si « *l'amitié n'est pas l'amour ... sans amitié, l'amour se meurt* ». À chacun des âges de notre vie, nous recherchons l'amitié comme si celle-ci répondait à un besoin vital ; peut-être sert-elle à fuir la solitude ? Nous avons besoin d'une main tendue, d'un regard complice ou d'un échange d'idées. L'auteur ne manque pas de bien nous préciser que l'amitié, c'est la liberté car la véritable amitié, quand elle est sincère et sans calcul, n'empiète jamais sur l'intimité de l'ami, ne s'insinue jamais dans son jardin secret. L'amitié est faite de confiance réciproque, qu'elle se développe entre personnes du même sexe ou entre personnes de sexe opposé. Dans l'avant-dernière méditation, l'auteur aborde la délicate question de « l'amitié spirituelle entre hommes et femmes » et il cite quelques exemples d'amitié spirituelle réussie. Enfin, il achève son périple par l'évocation du bonheur qu'il y a à avoir « Jésus pour ami » comme le disaient les premiers chrétiens. Vraiment, un très beau livre !

Dans notre dernier numéro (4 de 2003, page 314), nous avons présenté « La vie inconnue de Jésus-Christ », ensemble de conférences données par Sédir en 1920/21 et commentées par **Philippe Collin**. Il y a quelques jours, nous avons reçu un nouvel ouvrage qui s'avère être complémentaire du précédent comme le souligne Philippe Collin en son avertissement. Dans ce livre, nous trouvons « **Les réponses de Maître Philippe** »<sup>5</sup>, suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste. Nous y découvrons aussi Auguste Jacquot, un ami de Sédir, dont Philippe Collin nous esquisse la biographie. Auguste Jacquot avait lui aussi recueilli des

<sup>4</sup> *Petite méditation sur le mystère de l'amitié*, Albin Michel, janvier 2004 160 pages, 12 €.

<sup>5</sup> Éditions du Mercure Dauphinois, 4, rue de Paris, 38000 Grenoble février 2004, 140 pages 15€.

enseignements de Maître Philippe qu'il avait communiqués en 1920 à Sédir afin que ce dernier complétât ses informations. L'ensemble de ces témoignages constitue une nomenclature très complète des propos de Monsieur Philippe et nous savons gré à notre collaborateur Philippe Collin d'avoir pris l'initiative de les publier en sachant, ce qui n'est pas toujours le cas des chercheurs, s'effacer derrière ceux qu'il présente et fait revivre. Que de merveilles à découvrir !

Le « **Guide pratique de la franc-maçonnerie** » de **Jean Solis** vient d'être réédité avec de nombreux compléments et aménagements<sup>6</sup> sur l'édition primitive de 2001. L'auteur dédie son avant-propos

« à l'attention des bienheureux que la franc-maçonnerie intrigue et des jeunes maçons qu'elle interpelle... ».

Cet ouvrage présente un vaste panorama des différents rites et des diverses obédiences maçonniques dont l'ensemble constitue la franc-maçonnerie en sa diversité et en sa richesse. Dans une première partie, Jean Solis nous brosse un tableau historique des principaux rites cependant que la seconde partie inventorie les principales organisations maçonniques en activité (une annexe est réservée aux rites aujourd'hui disparus ou en sommeil). Cette nouvelle édition est plus complète et plus documentée que la précédente, bien que l'on puisse ne pas comprendre et regretter le retrait de la mention de la « Loge Nationale Française » (L.N.F.) qui avait eu droit à une fiche technique dans l'édition de 2001, pages 189 et 190. Cette fédération de loges et de rites annonce peu de membres pour la seule raison qu'on y privilégie la qualité sur la quantité ; les travaux qu'on y développe sont, à de nombreux égards, remarquables tant sur le plan historique que sur celui de la recherche initiatique et son rôle dans le paysage maçonnique français est loin d'être négligeable. Espérons que, dans la troisième édition, cet oubli sera réparé. Mentionnons enfin une importante bibliographie ainsi qu'un lexique des principaux mots et expressions qui se rapportent à la franc-maçonnerie.

<sup>6</sup> Éd. Dervy, janvier 2004, 368 pages, 21 €.

Nous avons également reçu des éditions Albin Michel :

- « La danse de la réalité », d'Alexandro Jodorowsky ;
- « Les dits du Bouddha » ;
- « Coran, mode d'emploi », de Farid Esack ;
- « Les nouveaux penseurs de l'islam », de Rachid Benzine.

**Tous livres anciens et rares peuvent être commandés à la  
librairie du « Grand Chêne ».**

**Un catalogue actualisé peut être demandé aux adresses  
suivantes :**

**chemin de la Trévaresse - 13770 - Venelles  
04 42 54 23 45 ou 06 12 99 74 33  
courriel : jechrif@club-internet.fr**

À l'heure où nous mettons sous presse, nous recevons un très important ouvrage de **Patrick Négrier** (bien connu de nos lecteurs) : **« Temple de Salomon et diagrammes symboliques »** (éd. Ivoire-clair, 2004, 240 pages, 21€).

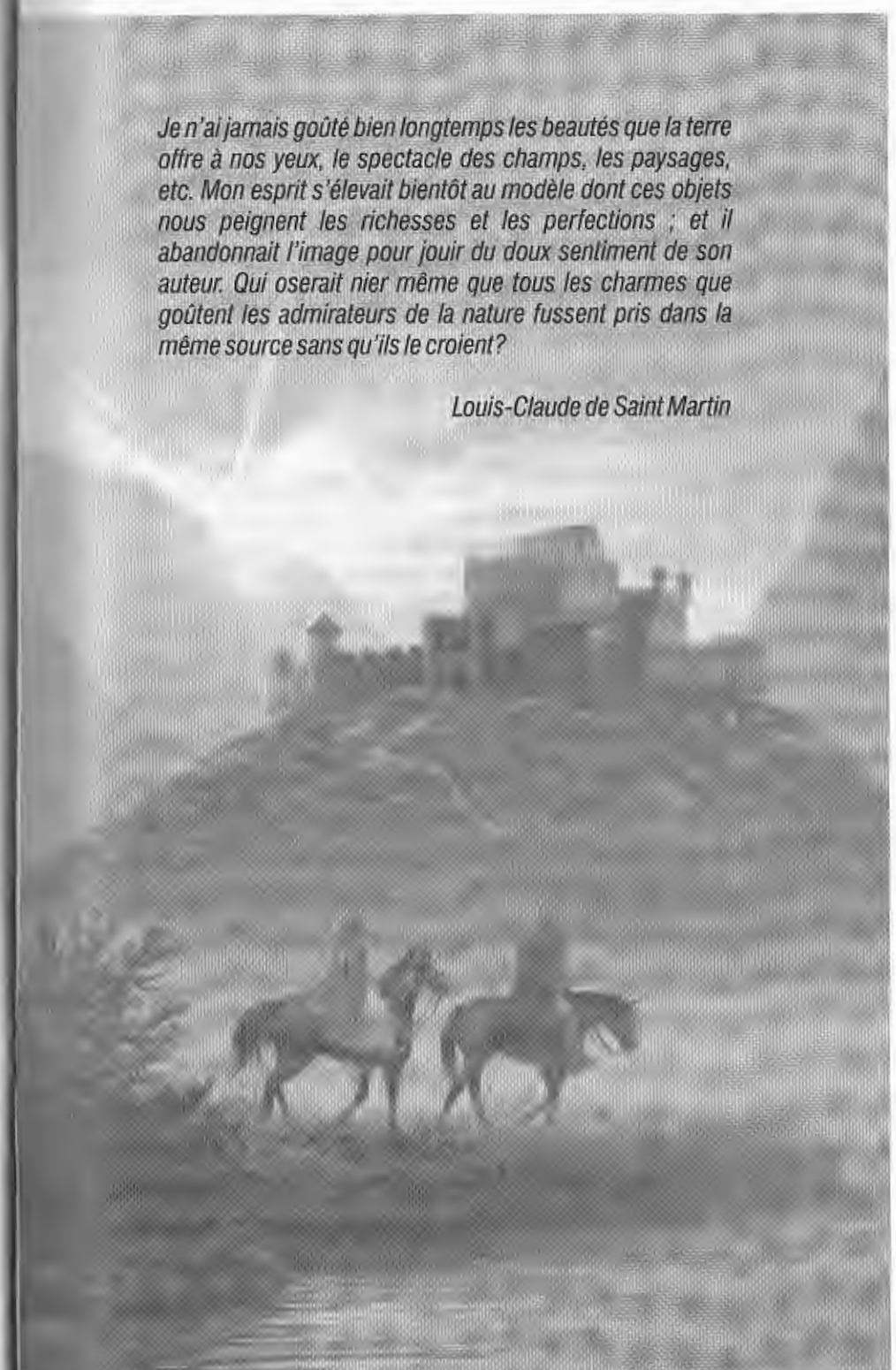
C'est avec plaisir que nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

Notre collaborateur Dominique Dubois publie son importante étude sur Jules Bois reporter de l'occultisme (1868 - 1943).

Cet ouvrage est vendu par souscription au prix de 26,00€ (port compris) à adresser aux éditions ARQA, 29 Bd de La Lise - 13012 - Marseille.

*Je n'ai jamais goûté bien longtemps les beautés que la terre offre à nos yeux, le spectacle des champs, les paysages, etc. Mon esprit s'élevait bientôt au modèle dont ces objets nous peignent les richesses et les perfections ; et il abandonnait l'image pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oserait nier même que tous les charmes que goûtent les admirateurs de la nature fussent pris dans la même source sans qu'ils le croient?*

*Louis-Claude de Saint Martin*





## Sommaires des numéros de 2003

**N° 1 de 2003** : Éditorial - Le temps dans l'Apocalypse, par Didier Karkel - Des présences dans l'histoire de l'occultisme en France, par Dominique Dubois - Les mystères de la tombe et la résurrection de la chair, par Phaneg - Monsieur Jean Chapas, héritier de M. Philippe (suite et fin), par Philippe Dugerey - Les Phéniciens ou l'ésotérisme marin, par Manuel Ruiz - La lettre « G » du Pentagramme, par André Decamp - Réponse de monsieur Serge Caillet à monsieur Pierre Rispal - L'héliosine de M. Philippe, par le docteur Lalande - « La vie est-elle courte », poème de Marielle-Frédérique Turpaud - Les dix prières de Louis-Claude de Saint-Martin (prières 9 et 10) - Les livres et les revues - Nomenclature des sommaires des numéros de l'année 2002 - Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 28 février - Annonces diverses.

**N° 2 de 2003** : Éditorial « Sédier, par et pour le Christ » (fin), par Philippe Collin « Ely Star » (1847-1942), par Dominique Dubois « Entrer dans le sanctuaire », par Zaccheus « La chute », par Papus - Trois lettres de Stanislas de Guaita à Joris-Karl Huysmans, présentées par Bruno Fouquet « Bouches de feu », un poème de Dominique Dubois - « En ce jour tout est blanc », poème de Marielle-Frédérique Turpaud Réédition de « La franc-maçonnerie occultiste et templière aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, de René Le Forestier, avec une préface d'Antoine Faivre - Les livres et les revues - Portrait de Louis-Claude de Saint-Martin.

**N° 3 de 2003** : In memoriam : Vincent Planque, Jean Hémerly, Narcisse Flubacher - « Comment nous devons chercher ce que nous avons perdu », par Jacob Boehme - « Louis Gastin », par Dominique Dubois - « Henry-Charles Dupont, un enfant du pays », un témoignage de Pierre Lengyel - « Quelques mots sur l'homme et l'univers », par Henry-Charles Dupont - « Joséphin Péladan », par Jean-Pierre Bonnerot « Entrer dans le sanctuaire » (suite), par Zaccheus - « Les pouvoirs de la chair ou la vie de Christine l'Admirable », par Phaneg - « Les platoniciens de Cambridge », par Serge Hutin - « Bienfaits de l'alchimie », par Henry Bac - « La prière à Dieu », de Voltaire - « Les interdits alimentaires », poème de Marielle-Frédérique Turpaud - « Dété », poème de Claude J. Delbos Les livres et les revues Informations.

**N° 4 de 2003** : Congrès international du bicentenaire - Note sur la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin, par Yves-Fred Boisset - La revue « L'Initiation », intervention de Michel Léger, directeur - Intervention de Sár Affectator - « Le raisonnement humain », par Cyvard Mariette - « Louis-Claude de Saint-Martin au milieu des troubles révolutionnaires » par Kiwahito Konno - « Éléments de concordance entre la symbolique biblique et la symbolique égyptienne », par Patrick Négrier - « L'œuvre alchimique et la sainte Messe », par Jean-Pierre Bonnerot - Hommage rendu sur la tombe de Papus et de Philippe Encausse, par Robert Francken - « À Saint-Yves d'Alveydre », poème de Fabre des Essarts - Les livres et les revues - Informations - Note aux abonnés, par Annie Boisset.

## Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 29 février 2004

1953 - 1 - 3 - 4 - 6	1954 - 4	1955 - 3 - 4
1956 - 3/4	1960 - 3	1961 - 3
1962 - 4	1963 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 3 - 4
1965 - 2 - 4	1966 - 3	1967 - 3/4
1969 - 1 - 2 - 4	1970 - 2 - 4	1971 - 2 - 3
1973 - 3	1974 - 3	1975 - 2 - 3 - 4
1976 - 1 - 2 - 3 - 4	1977 - 1 - 3 - 4	1978 - 1 - 2 - 3 - 4
1979 - 1 - 2 - 3 - 4	1980 - 3 - 4	1981 - 1 - 3 - 4
1982 - 1 - 2 - 3 - 4	1983 - 1 - 2 - 3 - 4	1984 - 1 - 2 - 3 - 4
1985 - 1 - 2 - 3 - 4	1986 - 1 - 2 - 3 - 4	1987 - 1 - 2 - 3 - 4
1988 - 1 - 2 - 3 - 4	1989 - 1 - 2 - 3 - 4	1990 - 1 - 2 - 3 - 4
1991 - 2 - 3 - 4	1992 - 1 - 2 - 3 - 4	1993 - 1 - 2 - 3 - 4
1994 - 1 - 2 - 3 - 4	1995 - 1 - 2 - 3 - 4	1996 - 1 - 2 - 3 - 4
1997 - 1 - 2 - 3 - 4	1998 - 1 - 2 - 3 - 4	1999 - 1 - 3 - 4
2000 - 1 - 2 - 3 - 4	2001 - 2 - 3 - 4	2002 - 2 - 3 - 4
2003 - 1 - 2 - 3 - 4		

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5,00 € T.T.C. (port compris). À partir de 15 revues : 4,00 € ; à partir de 25 revues : 3,00 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible de commander des photocopies au même prix et dans les mêmes conditions.

## Informations

Le « CERCLE PHANEG »  
5, rue de la Chapelle, 75018 Paris  
(M° Marx-Dormoy)  
organise des conférences  
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 h. 30.

Entrée libre.

*Le programme des conférences  
peut être demandé à la revue*

Tous les troisièmes dimanches de chaque mois,  
à 14 heures,  
vous pouvez assister aux conférences du  
« GROUPE GALAAD »  
dans les locaux de la « Société Théosophique »,  
4, square Rapp, 75007 Paris.

Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,  
seront consacrées, cette année,  
à la « grande hérésie cathare ».

LE « G.E.R.M.E. »  
(Groupe d'Études et de Recherches Martinistes et Ésotériques)

organise des réunions publiques  
d'information et de débat.

Les personnes intéressées peuvent interroger  
la revue qui fera suivre.

## L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle  
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

### Bulletin d'abonnement 2004

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé  
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

### Revue L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet  
92700 COLOMBES

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an  
(janvier à décembre 2004)

Nom.....Prénom.....  
Adresse.....  
Code postal..... Commune.....  
Date \_\_\_\_/\_\_\_\_/2004 Signature \_\_\_\_\_

### Tarifs 2004

France, pli fermé .....	28,00 €
France, pli ouvert .....	25,00 €
U. E. - DOM TOM.....	33,00 €
Étranger (par avion).....	40,00 €
ABONNEMENT DE SOUTIEN .....	43,00 €

**Nota :** Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5,00 €.